



ACTU CAFÉ... L'ACTUALITÉ AU FIL DES ÉCHANGES... 201-1

JEAN-MARIE BRANDT — Ancien Directeur général de banque et Directeur du fisc vaudois,
 Docteur ès Sciences économiques et en théologie,
 Conseiller indépendant

L'information quotidienne de plus en plus technique, rapide, superficielle, banalisante, instrumentalisée, nous piège dans une sacro-sainte transparence qui tourne au leurre.

La crise est devenue un nouveau mode de gouvernement mondial qui s'autoalimente dans une spirale sans fin.

Sans tabou nous analysons les tendances et les retombées du changement: Amérique avec ou sans Trump; émergence asiatique et impérialisme chinois; sclérose européenne et démocratie; chômage de longue durée, des jeunes, précarisation de l'emploi et mise en cause de l'équilibre social; ubérisation, sharing economy et tentation du non-droit; islamisme et motivations apocalyptiques; principe de précaution et profilage génétique; élitisme et populisme; communautarisme et fausse-mauvaise-conscience; confrontation et coopération; finance globale et économie; politique d'asile et identités; questionnement climatique et réalité; singularité helvétique: jusqu'où, jusqu'à quand, à quel prix?

QUAND: mardi de 19h00 à 22h00

4 séances de 4 périodes

DATES: 14 mars, 25 avril, 23 mai, 20 juin 2017

LIEU: Université populaire de Lausanne, Escaliers du Marché 2, Lausanne

PRIX DU COURS: Fr. 250.-

MEMBRES COTISANTS UPL, AVS, AI, CHÔMEURS, APPRENTIS, ÉTUDIANTS: Fr. 230.-

**PROGRAMME COMPLET
 DES COURS ET INSCRIPTIONS
 SUR WWW.UPLAUSANNE.CH**

UNIVERSITÉ POPULAIRE DE LAUSANNE
 ESCALIERS DU MARCHÉ 2
 CASE POSTALE
 1002 LAUSANNE

TÉL. 021/315 24 24
 FAX 021/315 24 21
 INFO@UPLAUSANNE.CH
 WWW.UPLAUSANNE.CH

- 1- INTRODUCTION**
 - 1.1- Enjeux**
 - 1.2- Objectifs**
 - 1.3- Méthode**
- 2- LA DISRUPTION AUJOURD'HUI**
 - 2.1- Cadre général**
 - 2.2- Crise et disruption, définitions**
 - 2.3- Crise et disruption, commentaires**
 - 2.4- Pertinence du propos évolutionniste**
 - 2.5- Enjeux**
- 3- LES LIGNES DE CRÊTE DEPUIS 2007- 2008¹**
 - 3.1- Foi et raison**
 - 3.2- Finitude et précaution**
 - 3.3- Religion et culture**
 - 3.4- Economie et culture**
 - 3.5- Finance et culture**
 - 3.6- Libéralisme et responsabilité**
 - 3.7- Transparence et dignité**
 - 3.8- Bige data et démocratie**
 - 3.9- Coopération et confrontation**
 - 3.10- Chômage et société**
 - 3.11- Technologie et superhomme**
 - 3.12- Suisse et leadership**
- 4- CONCLUSION ET OUVERTURE**

ANNEXES : LISTE DES ARTICLES PROPOSÉS

¹ N.B. : ces 12 postes de débat seront complétés au fil des débats

1- INTRODUCTION

1.1- Enjeux

L'*innovation* technologique, communicationnelle et financière, depuis la crise des années 2007 - 2008, fracture l'ordre *coopératif* issu de la Deuxième guerre mondiale, fissure les acquis politiques et sociétaux des «Trente glorieuses»², met en question les valeurs «judéo-gréco-romano-chrétiennes» qui fondent notre identité individuelle et collective.

Le terme de «*disruption*» est devenu à la mode. Il convient. La situation que nous vivons depuis 2007 - 2008, soit après quelque dix années, ne peut plus être en effet qualifiée autrement que de *nouvel état durable de rupture structurelle*. Notre situation en Occident tient aujourd'hui de l'*inédit* et de l'*irréversible* : les repères habituels apparaissent dépassés ; l'inconnu ouvre des abysses d'incertitudes d'où monte une angoisse trop profonde encore pour être identifiée ; l'instinct de méfiance et les réflexes de repli, dont on croyait qu'ils étaient enterrés dans les fosses de l'oubli, allument de ci de là les feux follets de populismes alarmants. Cette *disruption* est-elle irréversible au point d'engloutir la civilisation à l'occidentale, voire l'humanité si l'on prend en compte les projectives écologique et trans-humaniste ? Ou bien profile-t-elle une ligne de crête inexplorée qui épouserait cette *évolution naturelle* qui a fait l'homme, et qui peut le défaire ? Le phénomène que nous qualifierons de «*Darwinisme technico-financier*» concentré sur le pôle innovateur californien avec les *Big Five* ou les *MAGAF*³ à titre d'exemple standard coïncide-t-il avec le *Darwinisme naturel* ? Est-il en passe de se substituer à lui ? Ou bien au contraire ses chantres sont-ils les victimes d'un retour à l'*ubris* archaïque des Prométhée, Epiméthée, Caïn, Abel et autres Adam et Eve ?

La *disruption* ouvre-t-elle vraiment une perspective de reconstruction civilisationnelle globale ? A quelles conditions ? Quoi qu'il en soit l'enjeu demeure le *mieux-vivre* et le *bien-être* individuels et collectifs, aujourd'hui et à long terme. La ligne de crête de la *disruption* se présente profilée à l'extrême, et le cheminement possible pour la Planète et l'Humanité juchés en équilibre instable au-dessus de l'inconnu béant de part et d'autre pour la première fois, est celui de *tous les risques*. De fait cette ligne de crête de la *disruption* s'avère multiple et les enjeux portent sur des valeurs culturelles et identitaires que jusqu'à présent nous tenions pour acquises.

Le phénomène échappe à l'appréhension coutumière, qui se confie béatement à une expertise enfermée dans les silos toujours plus creusés et inatteignables des disciplines spécifiques jalousement compartimentées. La *disruption* ne reste en effet perceptible qu'au niveau de l'horizon commun des valeurs existentielles. C'est donc à la surface que nous allons travailler. Nous ne prétendons pas à l'expertise, mais revendiquons la perspective globale, l'universalisme, la culture.

Le problème est qu'à ce niveau le débat est aujourd'hui ou bien repoussé sine die parce qu'il ne répond pas aux priorités concrètes immédiates, ou bien décalé parce qu'il n'est pas politiquement correct, ou bien escamoté parce qu'il est l'objet d'un déni de confort généralisé.

² Les années 50 à 80, période de croissance économique définie en Occident par un *mieux-vivre* et un *mieux-être* exceptionnels

³ Microsoft, Amazone, Google, Apple, Facebook

1.2- Objectifs

Notre objectif *général* est de profiler les lignes de crête de la *disruption* à la lumière de la *crise* ouverte depuis 2007-2008, de retrouver les *repères* qui nous ont été jusqu'ici essentiels et de dessiner un horizon de *visibilité* panoramique. Nous déclinerons cet objectif général dans les trois objectifs *particuliers* annoncés par l'affichette de notre Actu-café, qui sont quelques-unes des clés de l'adaptation à la *disruption* dans l'esprit de ce que nous appelons le «*Darwinisme technico-financier californien*», soit :

- Lire l'*actualité*
- Comprendre l'*actualité*
- Se faire une *opinion* personnelle et la *cultiver*

1.3- Méthode

Nous partons de l'idée que les informations contenues dans la *presse quotidienne*, complétées au besoin par la *littérature spécialisée* devraient suffire à susciter dans le public en général les questionnements et les opinions indispensables à l'adaptation au processus en cours de changement de société. *Devraient*, parce que ces informations, pour la presse quotidienne, nécessitent de prendre le temps d'une analyse réfléchie, et pour la presse spécialisée de faire le travail d'une vulgarisation rigoureuse. Il n'est à notre sens et d'expérience commune, nulle autre condition pour exercer pleinement son *libre-arbitre*, se faire une *opinion* personnelle et prendre ses *responsabilités* malgré et peut-être grâce à l'opacité interpellative de la *disruption*.

C'est pourquoi Actu-Café propose le débat cadré sur la base d'articles choisis de la presse quotidienne et de quelques extraits d'ouvrages spécialisés. C'est *l'ici* et le *maintenant* de la *disruption* qui compte pour nous.

2- LA DISRUPTION AUJOURD'HUI

2.1- Cadre général

Le concept de *disruption* est devenu récemment à la mode dans la culture française parce que les philosophes francophones qui se disent *postmodernes* comme Bernard Stigler, Eric Sadi, Carlo Strenger l'ont extrait de l'anglais, cherchant à exprimer ce que nous qualifierons de profond *désarroi* universel, confrontés qu'ils sont à un monde qui évolue plus rapidement que leur réflexion, et que la nôtre il faut l'avouer. Les derniers philosophes à avoir tenté de ne pas nous abandonner à notre besoin de repères existentiels provoqués par l'évolution qui a démarré avec les Lumières, les révolutions industrielles, numériques et libérales et qui accélère depuis 2007-2008 de manière exponentielle avec la finance déréglementée, après les Spinoza, les Kant, les Nietzsche, les Heidegger, descendent jusqu'à ces prétendants à la *déconstruction* que sont les Derrida, les Nancy et les tenants d'une spiritualité sans Dieu comme les Comte-Spongille.

C'est le monde anglo-saxon qui donne le *la* dans cette évolution humaine parvenue au stade de la *disruption*. La source est le pôle mondial californien de la technologie innovatrice. Il se déploie

par le traitement algorithmique aveugle et l'exploitation marchande des données personnelles numérisées, la communication interconnectée sans contrainte, le soutien et l'enrichissement directs de la finance mondialisée. Elle cherche à promouvoir l'idée dogmatique et sincère d'un monde sans risque et d'une humanité standardisée sans défaut. Cette source est le cœur d'une vision dogmatique et univoque qui impose insidieusement par l'exploitation de notre tendance naturelle au confort, sa version des vieux rêves de l'humanité que sont le *mieux-être* et le *bien-vivre*.

2.2- Crise et disruption, définitions

La *disruption* a ceci de commun avec la *crise* qu'elle est *rupture* et condition d'évolution au sens darwinien. Elle en diffère pour le reste. Si la crise est remise en question, la disruption est *explosion*. La crise, aussi douloureuse puisse-t-elle être, comporte intrinsèquement les éléments qui permettent de discerner au-delà de la rupture les opportunités de réorientation et de sortie, autrement dit d'adaptation à l'*évolution*.

L'explosion de la *disruption* fait voler en éclat tout élément de repère quant à une opportunité éventuelle de sortie, ou d'adaptation. Elle compromet la possibilité d'évolution. Le discernement ne peut intervenir dans la *disruption* que sur la base de références inédites : au point d'explosion, toute opportunité de sortie ou d'adaptation disparaît du champ de vision. Cela ne signifie pas nécessairement que les ingrédients d'évolution aient disparu à jamais. Ils sont pour le moins compromis. Dans le cas de la *disruption* que nous vivons depuis la sortie de la crise de 2007 - 2008, les éléments de repérage auxquels on peut s'accrocher ont été brisés et éparpillés dans l'explosion. Leur recombinaison nécessite un apport absolument exogène, inconnu. D'où un sentiment de profond désarroi généralisé, alors que dans la crise prévaut un sentiment d'anxiété.

Le facteur *temps* intervient de manière décisive dans la distinction entre *crise* et *disruption*. Dans la *crise*, le temps est provisoire, les repères sont rattrapables : ils contiennent et ouvrent de nouvelles opportunités. La *crise* par définition ne dure pas, elle procure les ingrédients et ouvre le temps de l'adaptation nécessaire à l'évolution darwinienne quelles que soient les souffrances. Dans la *disruption*, le temps est durable, les repères sont obsolètes, ils ne contiennent ni ne fournissent les ingrédients de l'adaptation. La *disruption* par définition ne procure pas le temps de l'adaptation sauf intervention exogène.

La disruption est ce qui va plus vite que toute volonté individuelle aussi bien que collective, des consommateurs aux dirigeants, politiques aussi bien qu'économiques, [et qui] provoque des réactions en chaîne, et les nouveaux dirigeants des entreprises disruptives sont ceux qui savent susciter et accompagner ces réactions en chaîne au bénéfice de leurs actionnaires - mais aussi et nécessairement au détriment des sociétés où elles se produisent.⁴

Le terme de *disruption*, nous l'avons mentionné, est familier en anglais. Selon *Wikipédia* il se déroule sur les trois axes suivants :

- 1- To throw into confusion or disorder: *Protesters disrupted the candidate's speech.*
- 2- To interrupt or impede the progress of: *Our efforts in the garden were disrupted by an early frost. The noise disrupted my nap.*

⁴ STIEGLER Bernard, *Dans la disruption, comment ne pas devenir fou ?* p. 24

UNIVERSITE POPULAIRE DE LAUSANNE
Darwinisme technico-financier californien

- 3- To break apart or alter so as to prevent normal or expected functioning: *radiation that disrupts DNA and kills bacteria.*

Le troisième de ces axes est, à nos yeux, significatif pour notre devenir sociétal, soit de notre *bien-vivre* et de notre *bien-être* en cours de *disruption*. Le DNA ou ADN (acide désoxyribonucléique) est la molécule qui contient toutes les informations génétiques. Ces informations sont à la fois le résultat de l'évolution darwinienne et le gage de l'adaptation future possible à l'environnement et aux conditions durables du *bien-vivre* et du *bien-être*. La rupture de la molécule d'ADN n'est pas une *crise*, ou l'opportunité de «faire du neuf avec du vieux», mais une *disruption*, une explosion qui nécessite de «faire du neuf avec du neuf». Le processus évolutionniste darwinien fonctionne habituellement par crise et non pas par disruption, bien que les deux soient possibles. Les espèces qui ne s'adaptent pas peuvent disparaître comme un métier, un art de vivre, un empire, une religion, une culture. Une *crise* est, par la mise en question du statu quo, l'opportunité d'une adaptation, douloureuse certes, mais d'une adaptation de l'espèce qui survivra. La *disruption* a dépassé le stade de toute opportunité intra-culturelle. L'espèce en l'état ne survivra pas sauf intervention extra-culturelle.

2.3- *Crise et disruption, commentaires*

Ce qui est à l'évidence important dans notre analyse est de bien discerner *crise* de *disruption*. La *crise* est une tension qui met en question des habitudes devenues obsolètes, requière un pointage courageux de la situation et ouvre sur des possibilités nouvelles. L'entrée en crise est brutale. La nécessité de diagnostics immédiats et de décisions chirurgicales entraînent dégâts et souffrances. Les maillons faibles sont éliminés. Il s'en suit une séparation entre *ancien* et *nouveau* qui laisse sur le carreau son lot de condamnés. Une fois les nouvelles orientations dégagées et partagées, le *nouveau* sort renforcé et bien adapté à la situation. Traverser une crise, si on en a les moyens, la volonté et suffisamment de chance, rend plus fort et permet d'affronter la situation nouvelle qui se faisait jour avant la crise et qui l'a entraînée. Comme l'étymologie grecque le montre (la crise est en effet aussi vieille que le monde), *crise* est à la fois *séparation*, *jugement* et *opportunité*. La crise entre dans le processus de sélection darwinien dont l'homme n'a pas la capacité de s'échapper, si ce n'est de repousser les échéances qui lui sont inéluctables et d'aggraver le problème. C'est que l'homme vit de finitude, qu'il le sait, et qu'il tend à l'oublier, ou qu'il fait tout pour faire comme si elle n'existait pas. C'est ce qui s'est passé entre 2007 - 2008 et 2012 -2017, et qui a fait passer notre monde de l'état de crise à celui de disruption.

Selon l'étymologie latine *disruption* signifie *éclater, faire voler en éclats*. La disruption nécessite de trouver en-dehors du cadre culturel traditionnel les repères inédits qui permettront de recomposer une identité, avec elle un nouveau *bien-vivre*, un nouveau *bien-être*. Le tracé de la ligne de crête à suivre en cas de *disruption* est aléatoire : les repères sont à recomposer. En cas de *crise* le tracé de ligne de crête dépend essentiellement de repères traditionnels qu'il s'agit d'adapter.

2.4- Pertinence du propos évolutionniste

- Darwinisme et disruption

Nous prenons à notre compte par analogie le concept évolutionniste de *Darwinisme* car il englobe à nos yeux *crise* et *disruption* sur le chemin de crête de cette *explosion* sociétale et individuelle larvée que nous vivons dans le prolongement disruptif de la crise de 2007 - 2008. On admet aujourd'hui communément que cette crise était à l'origine de dimension mondiale, de nature

systémique et financière. On admet de même qu'après avoir évolué en crise de l'endettement (ou de la dette) dès 2012, elle est au final le symptôme d'une crise des valeurs, soit le reflet ou le symptôme de la tension de fracture lente de ces acquis identitaires et sociétaux en matière de *bien-vivre* et de *bien-être*, qui auront été l'apanage de l'Occident et qui auront essaimé avec plus ou moins de bonheur de par le monde.

- **Un nouvel ordre mondial fait d'instabilité**

Le phénomène de la *disruption* s'annonce en filigrane dès lors que la sortie de la crise de 2007 - 2008 s'avère décidément impossible, et que devient nécessaire pour la survie de nos acquis identitaires et sociétaux en matière de *bien-vivre* et de *bien-être*, le transfert des risques systémiques sur les Nations et sur les Banques centrales. Ce transfert a permis de repousser le diagnostic du mal et par voie de conséquence sa thérapie. Une crise qui se prolonge sur tant d'années n'est plus une crise, et le mal s'aggrave au point de devenir partie intégrante des structures de l'ordre sociétal. La crise devenant structurelle, l'explosion couve désormais. La fracture est peut-être une «fracture lente», elle n'en est pas moins une fracture. C'est le temps de la *disruption*. Dans l'intervalle s'est installé un «*nouvel ordre mondial*»⁵ fait d'instabilité. L'intubation artificielle de l'économie, de la finance (en particulier de la bourse qui n'a de cesse que de monter paradoxalement ! et des risques qui n'ont de cesse que d'augmenter !) par une politique monétaire ultra-facilitatrice (*Quantitative-Easing*), a masqué le réel état de mise en danger des repères sociétaux et individuels. L'artifice permet le déni systématique et prolongé de vérité et repousse d'autant diagnostic et médication jusqu'à explosion. Les responsables en Europe, en particulier l'UE ne prennent pas leurs responsabilités. Aux USA le diagnostic a été pris par l'administration Obama, mais la réaction est demeurée partielle et technique. L'administration Trump remet ces acquis en question. L'instabilité est réellement structurelle. Toute structure devient volatile, plastique. Un état liquide s'installe en toutes choses et la fluidité devient système. Le système prévalant est celui de la puissance. La structure juridique de base vole en éclats au profit du plus fort, du plus déterminé, du plus menteur. Le monde de la coopération d'Après-guerre est devenu le monde de la confrontation.

- **Le problème de la confiance**

La spécificité de la crise financière de 2007 - 2008 consiste dans la disparition de la *confiance*. La *liquidité* financière, soit la monnaie en circulation, est l'expression technique de la *confiance*. La monnaie est le sang qui irrigue l'économie (par définition notre *maison*) et donc notre *bien-vivre* et notre *bien-être*. Or une monnaie n'a de valeur que par la confiance qui est mise en elle. Cette crise aura été une crise des liquidités, puisque les banques centrales sont condamnées à en créer de toutes pièces des quantités quasi infinies. C'est donc une crise de la confiance et la *confiance* bien ordonnée, bien conditionnée, bien cadrée (le contraire d'une confiance aveugle) est la condition intrinsèque de la *coopération* internationale, du commerce, des échanges matériels et humains, bref de l'économie en général, tous facteurs de paix pour la *maison* mondiale construite dès les années 1950.

La *confiance* nourrit l'économie et se nourrit de l'économie. De l'économie elle rejaillit sur la société et de la société sur la politique et vice-versa. La confiance est l'acquis le plus spécifique du «*judéo-gréco-romano-christianisme*» et du concept d'*Alliance* selon la Bible qui ont fondé l'*identité* occidentale. Qui dit *confiance*, agit dans le respect de la *dignité* de chacun et des

⁵ Cf. BRANDT Jean-Marie, *La Crise ? Quelle Crise ?* Genève, Editions Slatkine, 2015

UNIVERSITE POPULAIRE DE LAUSANNE
Darwinisme technico-financier californien

Institutions. Sans la confiance il n'est ni libre-arbitre, ni liberté, ni dignité, ni démocratie, ni paix, ni *mieux-vivre*, ni *mieux-être*, ni *espérance* dans le sens ou la signification que peuvent prendre et la vie et la mort. Qui dit *confiance* accepte le cadrage de l'éthique, de la loi, de la démocratie à l'occidentale. Qui dit cadrage, dit *réciprocité* bien ordonnée. C'est donc au cœur de notre *identité*, de notre *maison*, que la *disruption* concentre sa puissance d'explosion qui se fige dans la confrontation.

Le prolongement artificiel depuis 2007 - 2008 de la vie économique par l'intubation de liquidités à dose quasi infinie, et le transfert des plus grands risques économiques et politiques sur le bilan des banques centrales pour partie et pour partie des Etats n'auront pas suffi à faire renaître la *confiance*. Les banques ne prêtent plus à l'international, ce qui est un symptôme typique de la rupture de confiance dans un système qui se voulait coopératif. Les banques d'affaires accaparent les ressources financières, ce qui est un autre symptôme typique dans un système qui se prétendait mondialisé et auto réglementé.

C'est pour toutes ces raisons que les peuples démocratiques n'ont plus confiance dans leurs dirigeants, dans leurs élites. C'est ce qui explique les populismes naissants. Le vide laissé béant par la perte de *confiance* se remplit de l'incompréhension généralisée et la *méfiance* s'installe comme une toxicité ou une corruption irréversibles. Ce mort cérébral qu'est notre maison privée de ce qui a fait son identité, la confiance, finit dans la *disruption*.

- **Un cadre judéo-gréco-romano-chrétien pour le Darwinisme technico-financier californien**

Nous choisissons la terminologie «*Darwinisme technico-financier californien*» car elle correspond au vécu occidental au moment où les signes de *disruption* se multiplient depuis les aventures du Brexit, de l'élection de Donald Trump, de la percée politique de Vladimir Poutine, de la saga judicario-politique de la présidentielle française et de la mort des partis politiques traditionnels, du jeu de dominos des populismes dans les démocraties jusqu'ici traditionnelles, et, de loin le plus grave de la persistance d'un chômage bloquant pour la croissance, avec le chômage de longue durée et le chômage des jeunes, qui avec la précarisation généralisée de l'emploi, cassent les structures de solidarité, en bref l'évidence éclatante de l'inefficacité politique et sociétale de l'ultra-interventionnisme monétaire et de la coopération qu'il singe.

Ce phénomène fait partie intégrante de l'évolution, peut-être, mais cette fois les conditions de l'adaptation humaine passent en Occident par le dépassement de ses acquis civilisationnels. D'où la nécessité du recours à des repères exogènes ou inédits, ou perdus de vue. La *confiance*, nous soulignons bien ordonnée, bien conditionnée, est en effet l'acquis *judéo-gréco-romano-chrétien* de la mise en valeur de l'individu dans sa dignité, avec sa conscience, son libre-arbitre et sa responsabilité. L'éthique apportée par les Tables de Moïse, nième tentative du Créateur pour incarner et faire comprendre son appel à la dignité humaine, a évolué avec la raison grecque et le juridisme romain jusqu'à construire cette relation à l'autre qui, avec les principes de solidarité, de subsidiarité et de respect mutuel dans la diversité conditionnent le *bien-vivre* et le *bien-être* exceptionnels inhérents à la société démocratique des peuples évolués. C'est là notre fondement identitaire et c'est ce fondement qui est mis en cause par la *disruption* qui fait suite à la crise de 2007- 2008.

Au profil de cette crête de basculement des valeurs *judéo-gréco-romano-chrétiennes* sous l'impulsion du *Darwinisme technico-financier californien* s'ajoute celui, gravissime, scandaleux, de

UNIVERSITE POPULAIRE DE LAUSANNE
Darwinisme technico-financier californien

la ligne de crête de la *foi religieuse aveugle* que dessinent les dogmes de la *vérité* et de la *raison univoques* et du devoir rédempteur absolu de *conversion* aujourd'hui enfourché par l'islam strict. Cette crête de basculement s'accompagne de celle du discrédit irréversible dont l'Occident s'est affublé à la suite des innombrables reniements et contradictions dont il aura fait la preuve dans sa relation avec le monde arabe. Et de celles, mises désormais au premier plan du basculement blasphématoire entre Bible et Coran et du basculement de l'interprétation théologico-politique du Coran entre sunnites et chiites.

Nous voulons nous référer à la notion de *Darwinisme technico-financier californien* afin d'examiner dans quelle mesure le phénomène de la *disruption* fait partie intégrante ou non du processus de *sélection naturelle*, qui comprend des étapes et de crise et de *disruption* dans le cadre *judéo-gréco-romano-chrétien* qui est le nôtre. Par *naturelle*, nous entendons ici *qui est propre à la nature humaine* et qui l'a fait jusqu'ici évoluer vers un *mieux-vivre* et un *mieux-être*.

- **Technologie et dignité**

De même nous prenons la référence de la *technologie* car son développement, depuis la numérisation des données, le réseautage universel (*networking*), l'exploitation cybernétique des données (*big data*), l'accélération sans fin de leur traitement algorithmique, la réduction du temps chronologique et des risques à la limite du zéro, la mise en question du travail pour tous, l'illusion du *principe de précaution* qui combat le principe de *finitude*, l'instrumentalisation déviante, commerciale et politique du *comportement* individuel et collectif, a fait exploser les limites politiques, sociétales, culturelles, et éthiques qui nous sont familières et que l'on construit depuis deux ou trois mille ans. La *communication* instrumentalise le rapport à l'autre et bafoue le *rapport éthique*. Ce rapport fonde notre dignité et notre identité. Cette communication déviante fait partie intégrante de la disruption. L'individu dans sa dignité, son libre-arbitre, sa conscience, ainsi que la collectivité ou la Nation dans sa souveraineté, la démocratie en premier lieu, sont pris de vitesse, leurs repères tombent dans le flou du banalisé, du standardisé, et l'ensemble des acteurs se retrouvent pris en charge et exploités commercialement par anticipation de leurs besoins primaires et par flatterie de leur moi archaïque.

- **La finance**

Quant à la *finance*, elle se retrouve dans le même temps plus que jamais libérée mondialement, déréglementée, libre de se concentrer sur les fins qui lui sont propres en lieu et place de demeurer réglementée et au service de l'économie. Alliée à la puissance technologique et communicationnelle, elle concentre l'essentiel des ressources réelles encore disponibles de l'économie. Elle s'en nourrit à l'excès, alimente la *disruption* avec des ressources que les moyens technologiques font tendre vers l'illusion de l'infini. Elle tend à réduire le temps chronologique à zéro et à masquer le principe de finitude. Elle achève de corrompre la relation de l'individu et des collectivités à l'environnement. Elle achève de concentrer sur elle-même son pouvoir et ses ressources propres. Elle finit par polariser l'essentiel des ressources sur quelques individus et sociétés qui prétendent sincèrement mais de manière univoque, possessive et prométhéenne à définir le *Bien commun* du monde et de tous.

- **Conclusion**

Cette forme d'idéologie étant concentrée dans le cadre de la Californie et de ce qu'on appelle ses «incubateurs de l'innovation», nous nous référons au concept de «Darwinisme technico-financier

californien»⁶ inspiré notamment de l'analyse un peu caricaturale mais bien référencée historiquement et bien cadrée philosophiquement du philosophe Eric Sadin et de celle plus mûrie mais davantage psychologique de Carlo Strenger. Ce référencement nous permettra de profiler les lignes de crête du basculement *disruptif* que nous vivons sans peut-être nous en rendre compte, mais dont nous sentons de toute part le vertige et parfois le dégoût nous gagner.

2.5- Enjeux

Les enjeux ressortent clairement de la pertinence développée ci-dessus au triple plan *individuel*, *sociétal* et *politique*.

- Au plan de la personne

La conscience en tant *Connaissance immédiate, spontanée, intuitive et plus ou moins vague*⁷, et en tant *que Faculté ou fait de porter des jugements de valeur morale sur ses actes*⁸, est mise en cause par le «*Darwinisme technico-financier californien*» pour trois raisons. Elle est :

dépassée par la vitesse des nouveautés qui la sollicitent

abâtardie par la prise en charge directe de la conscience individuelle

anéantie par le profilage automatique et coercitif de son contenu sur les ressentis, les émotions, les besoins, les intuitions, les perceptions, l'expérience individuelles et collectifs pillées dans les réseaux numériques.

Ce qui fait la singularité d'un individu et le propre d'un collectif se retrouve banalisé, standardisé au point de créer un «individu médian», un «collectif médian» dont les profils médiocrisés et numérisés passent par le broyage du tri automatique à la mise en boîte des ambitions commerciale et politique. L'individu en ressort *déshumanisé* et le collectif *dépolitisé*.

Les enjeux sont clairement le *libre-arbitre*, le sens de la *responsabilité* et la qualité *éthique*, soit le conditionnement de la relation à l'autre, à soi-même, au collectif de référence. De part et d'autre de la ligne de crête s'ouvre béant le gouffre de cet individu si standardisé (*Untermensch, sous-homme nietzschéen qui permet la polarisation sur l'Übermensch le sur-homme*) qu'il ne montre plus ni qualités, ni défauts, ni finitude. Il ne représente plus de risque, et pour lui-même et pour l'autre ou le collectif. Ce qui équivaut clairement, comme évoqué plus haut, au retour de *l'ubris* archaïque dénoncée par exemple dans les mythes de Prométhée et d'Epiméthée, de Caïn et d'Abel et finalement, ou pour commencer, ceux d'Adam et d'Eve. En bref une vieille histoire. Nous voulons dire que l'enjeu est humain, qu'il nous appartient donc, qu'il nous suffit de lire dans les textes, que les signes sont depuis tout temps à portée de nos mains. La question est : pourquoi nous sommes-nous éloignés de nos repères culturels et spirituels, pourquoi les avons-nous repoussés jusqu'à les perdre de vue au point d'entrer dans la *disruption* ?

L'*Übermensch* de Nietzsche devenu le *sur-homme parfait marchandisé* procure l'illusion que tout risque, avec la finitude se dissolvent dans l'infini. Nous voici de retour à l'archétype du *Shéol* hébreu aux âmes éternellement vagabondes, et des *Enfers* de l'immortel et lamentable non-être

⁶ Cf. SADIN Eric, *La Siloconisation du monde, l'irrésistible expansion du libéralisme numérique*, Paris, E. L'Echappée, 2016

⁷ Petit Robert

⁸ Id.

grec absolu (néant, *ούκ ων*). L'enjeu est cet *homme-nouveau* sans défaut idéalisé par les rêves de puissance absolue (*Übermensch, sur-homme nietzschéen*).

- **aux plans sociétal et politique**

Notre société telle que développée sur le socle de la classe moyenne depuis les *Trente Glorieuses* (1950- 1980), consolidée dans son fonctionnement mais érodée dans sa structure à-travers diverses crises de 1985 à 2002, a révélé l'état aggravé de son obsolescence dans la crise financière de 2007- 2008 à ce jour. Cette crise est sans précédent étant donné le cumul des mises en question suivantes :

- 1- la *durée* de ses effets au point qu'on devrait parler d'un nouvel état du monde fait d'instabilité. L'enjeu est l'ordre mondial de l'Après-guerre qui repose sur la *coopération* et le respect des Traités et la volonté consensuelle de développement généralisé
- 2- le maintien de l'économie et de la finance en état de *perfusion* artificielle par les politiques monétaristes poussées à outrance et les politiques de reprise des risques, toutes deux menées par les banques centrales (FED, BCE, BOJ) indépendamment de toute vision ou entreprise étatique ou communautaire. L'enjeu est la *confiance* des acteurs, du partenariat qui est condition sine qua non du relationnel économique et sociétal
- 3- la persistance d'un taux de *chômage* doublé d'un taux de *l'emploi* incompatibles avec la croissance économique et la solidarité sociale à long terme. L'enjeu est le *bien-vivre* et le *bien-être*, dont les clés sont la solidarité intergénérationnelle, la sécurité sociale, la liberté et la dignité de l'individu, la coopération mondialisée
- 4- la *crise de la dette* qui prolonge depuis 2012 la crise financière de 2007 - 2008 et place la majorité des Nations européennes en rupture prolongée et avérée des Pactes de la Zone euro sans que la moindre mesure ne soit prise, à l'exception de la Grèce trop faible pour se défendre. Ces Nations comptabilisent un endettement autobloquant couplé avec et aggravé par une *politique fiscale et budgétaire* restrictive et dogmatique qui a rompu l'équilibre économique et financier, qui condamne tout élan de relance déterminant et enrayer le processus d'intégration pour la majorité des Membres de l'Union. L'enjeu est le *bras de levier* politique et économique de *relance* (keynésien), puis l'*équilibre général* en cas de hausse des taux d'intérêt jusqu'ici maintenus artificiellement bas, enfin la cohésion sociétale du *bien-vivre* et du *mieux-être*
- 5- la décoordination (entre l'UE et les USA) et la non-coordination (au sein de la Zone euro) des politiques budgétaires, fiscales et monétaires qui ont créé une *tension disruptive* entre les économies respectives. L'enjeu est l'éloignement d'une part des blocs occidentaux les uns des autres, et d'autre part l'aggravement des écarts au sein de blocs comme l'UE. L'enjeu est aussi la perte de confiance entre les acteurs financiers majeurs et le retour à l'*identitarisme*, au *protectionnisme* et aux *populismes*
- 6- le *déni* généralisé de diagnostic sur la vérité de la situation, puisque la fiction du guérisseur monétaire a entretenu le mythe de la sortie de crise avec les conséquences d'une *fuite en avant* généralisée les yeux bandés. L'enjeu est la *crédibilité* des Institutions, des leaders, des élites, des acteurs économiques

- 7- la montée des extrémismes musulmans et des réalités coraniques (djihadistes) face à l'évanescence de la *Foi* non seulement en Dieu, mais en l'homme, en sa culture, en ses institutions, en ses valeurs. Ils mettent au grand jour la toxicité de la fausse bonne-conscience candide de l'Occident face aux conséquences de son comportement dans la crise moyen-orientale du XIXème à ce jour. L'enjeu n'est rien moins que notre civilisation libérale.
- 8- La percée de ce symptôme particulier de la *disruption* que nous analyserons comme étant le «*système Trump*». L'enjeu est la *foi* dans un avenir qui fait sens, la *confiance* dans les valeurs judéo-chrétiennes, les Droits humains, une société de respect, de solidarité et de liberté responsable, l'*espérance* dans l'avenir et le *sens de la vie*.

- **Coopération, confrontation, conclusion**

Les lignes de crête de la *disruption* se résument dans le passage de la phase de *crise* financière engagée dès 2007 - 2008, devenue crise de la dette dès 2012, débouchant sur une phase inédite de *disruption*, ou le cheminement chaotique actuel d'une phase d'*opportunités* jusqu'à une phase d'*impasses* généralisées.

Les enjeux tiennent dans la construction culturelle méditerranéenne et proche-orientale des trois mille dernières années qui a abouti, dans le respect des différences et de leur complémentarité naturelle, à l'épanouissement de la personne dans sa dignité d'être conscient de ses forces et faiblesses, capable d'optimiser l'ensemble de ses ressources, porteur d'une espérance de Justice (à la limite rédemptrice), libre de son arbitre et responsable de soi, des autres, de ses actes et aussi des actes des autres dans le cadre de structures collectives qui reflètent au mieux son idéal de vie dans la quête du sens, de la Vérité et de l'Amour.

La *disruption* a ceci de positif qu'elle marque la sortie de la *crise*. En l'occurrence la sortie d'un état prolongé d'encéphalogramme plat et de cœur maintenu artificiellement en vie par la finance, état artificiel qui permet de masquer l'état réel de l'organisme occidental. Le cancer de la crise financière de 2007 - 2008 et celle de la dette qui l'a aggravé dès 2010 - 2012, a essaimé ses métastases dans l'ensemble des tissus politique, social, culturel et spirituel sans qu'un diagnostic et a fortiori sans qu'une thérapie soient entrepris. A l'exception des quinze jours de mi-2008 pendant lesquels l'administration Obama a décidé les mesures d'urgence qui ont sauvé le système des liquidités mondiales et a entrepris d'ébaucher pour le long terme un cadrage adéquat de la banque d'affaires, de la gestion du risque et de la transparence des affaires. Cette ébauche est demeurée inachevée (40 % d'accomplissement) et l'administration *Trump* menace d'en faire disparaître les traces.

Les enjeux se résument dans la capacité de transformer la *disruption* induite par le phénomène du «*Darwinisme technico-financier californien*» dans un processus d'adaptation évolutive qui préserve et développe à court et à long terme le cadre *judéo-gréco-romano-chrétien* qui est le nôtre avec nos expériences et nos acquis en matière de *bien-vivre* et de *bien-être*.

3- LES LIGNES DE CRÊTE DEPUIS 2007- 2008⁹

3.1- Foi et raison

3.1.1- Foi. Généralités

La foi en général est le lien de confiance sur le fil duquel toute relation se construit. La relation en général est la condition naturelle de la posture de vie. Il n'est pas de vie sans relation à l'autre, cet autre étant en premier lieu une personne semblable, en second lieu un groupe organisé de personnes semblables, en troisième lieu une personne idéale projetée dans l'abstrait (héros, idole, dieu), en quatrième lieu une force supérieure inatteignable (spiritualité sans dieu), en cinquième lieu «Celui qui est Celui qui est» (Dieu l'Unique, Absolu, Transcendant, Celui qui Se révèle ou de même qui ne Se révèle pas). Dans ce dernier cas, on parlera de la *Foi*.

Foi et lien de confiance sont les caractéristiques de l'identité qui distingue l'édification de notre culture *judéo-gréco-romano-chrétienne* jeune (et non pas vieille) de quelque quatre mille ans. *Jeune* parce qu'elle n'a cessé jusqu'à ce jour de se renforcer et d'essaimer, tirant sa résilience de ses propres crises. L'étymologie est au langage ce que l'archéologie est à l'histoire.

Les mots contiennent une génétique qui donne sa complétude au message dans leur assemblage, message autour duquel s'est articulée l'évolution de notre culture et de notre identité au cours de ces quelque quatre mille années. Il serait trompeur de faire l'impasse sur des mots aussi décisifs que *Foi* et *raison* pour notre propos, qui est, nous y reviendrons, la construction de notre *Maison culturelle*.

3.1.2- Signification du mot *Foi* :

Etymologie

- hébreux : *amen* solidité, sûreté ; grec : *pistis* confiance en autrui, croyance, gage de foi, serment, engagement, pacte, résultat et moyen de la confiance, crédit, fidélité ; *aletheia* vérité, sincérité, réalité, symbole de vérité ; latin : *fides* foi, confiance, promesse, assurance, parole donnée, protection, patronage, assistance ; *credere* confier en prêt, confier, tenir pour vrai, croire, avoir confiance ; *veritas* vérité, réalité
- hébreux : *batah* sécurité, confiance ; grec : *elpis* attente d'une chose, espoir, espérance, crainte ; latin : *spes* espérance, attente, perspective ; *sperare* espérer qqch de favorable, appréhender ; *confido* mettre sa confiance dans)

Conclusion sur l'étymologie du mot *Foi* :

La *Foi* est de dire : «Je crois en Dieu», ce qui signifie : «Je vis en fonction de Dieu», tandis que la *croyance* est de dire : «Je crois que Dieu existe». La *Foi* n'est pas une certitude absolue, elle n'est pas l'acceptation de croyances ou de doctrines, ni la vénération de personnes ou de légendes, elle n'est pas idolâtrie. Elle est la réponse donnée à la «préoccupation ultime», celle qui nous occupe tous au-delà de toute possibilité de réponse.

⁹ N.B. : ces 12 postes de débat seront complétés au fil des débats

La «préoccupation ultime» est le questionnement et la recherche par lesquels nous nous sentons tous collectivement et individuellement à la fois naturellement préoccupés et spirituellement intéressés sans possibilité de certitude, soit le questionnement sur le sens de la vie et le sens de la mort (ce qui revient au même), le sens de la souffrance et le sens du bonheur, le problème de la corruption essentielle, ou de la *finitude* qui nous surplombe tous de son absolu irréductible, innommable, indéfinissable, inatteignable, mais dont on sait qu'il existe et dont on a conscience malgré tout, puisqu'il s'agit d'une «préoccupation».

La «préoccupation ultime» génère la et les religions, induit la Foi, la nourrit, l'interroge, l'anéantit, la ressuscite. La *Foi* est le travail de recherche de la sécurité, de la vérité, de la justice, du bonheur, de la joie, de la solidité, toutes briques déposées dans l'édification de la «Réponse ultime». La «préoccupation ultime» est tout à la fois confiance, promesse, assurance, parole donnée, protection, patronage, assistance, doute, angoisse, volatilité, constance. Elle est également serment, engagement, pacte, résultat et moyen de la confiance, du crédit, de la fidélité. Dans l'*amen* la *Foi* scelle l'Alliance, ou le partenariat. Le partenariat dans l'Alliance est le pari, ou la foi dans la reconnaissance réciproque de la dignité des partenaires chacun pris individuellement comme étant uniques et indispensables.

La *Foi* étant le travail de réponse à la «préoccupation ultime», soit à ce qui est le Tout Autre ou qui se situe hors de notre raison, mais pas hors de notre sensibilité, de notre appétence d'être, sur le surplomb de la transcendance, elle ne peut être que Don du Totalement Autre, de Dieu, soit Don absolu parce qu'il nous dépasse. Sauf que ce Don absolu a besoin de s'incarner et que nos œuvres y contribuent. La position du curseur entre le Don absolu et son incarnation par nos œuvres ne peut qu'être un mystère.

Ainsi dans la tradition culturelle et spirituelle judéo-gréco-romano-chrétienne, la Foi présuppose une dynamique de recherche de la Vérité qui nous dépasse par définition, mais qui s'incarne possiblement dans le rapport à autrui, soit dans l'éthique (la morale) pour un premier niveau et dans la foi en l'Autre (la confiance) pour le niveau suprême.

3.1.3- Types de Foi :

La *Foi* tire sa dynamique de ses composantes et il existe plusieurs types de *fois* qu'on peut déterminer en fonction de ces composantes, en particulier les *fois* de type

- *ontologique*

La foi est l'expérience de la présence du saint ou du sacré ou de l'être qui vient à nous et nous investit ici et maintenant par exemple par la révélation prophétique, sans qu'elle relève d'un choix personnel, dont on adore l'objet et dont on transmet la tradition en la modifiant ou non.

Elle est *sacramentelle* dans la mesure où elle intervient par des médias interposés auxquels on attache ou non la qualité de saints ou de sacrés (risque d'idolâtrie).

Elle est *humaniste* si elle fait de l'homme lui-même la mesure de sa propre vie spirituelle en art, philosophie, science, politique, socialité ou éthique personnelle. Cette *foi* est dite *séculière*, par opposition à *religieuse*.

- *moral*

La foi est l'expérience de la Loi don de Dieu avec l'ensemble de ses exigences et promesses

C'est dans le vécu de la Foi que les composantes entraînent les divergences bien connues qui conduisent au conflit et qui les entre-détruisent.

3.1.4- Conclusion sur l'unité de la Foi

En soi l'expérience du sacré ou du saint dans le vécu de la *Foi*¹⁰ selon l'une de ses deux composantes ontologique ou morale, présente une *unité essentielle* qui est universelle. Cette *Foi* se démarque de la *croyance* dans la mesure où elle répond au double paradoxe

- d'une exigence ultime dont la définition et la réponse surplombent toute possibilité humaine
- d'un engagement personnel dans la recherche de l'Être, du Vrai, du juste, du Bon moyennant la prise de responsabilité

Le *Foi* est donc une attente consciente, libre et engagée sur une forme de réciprocité dont la clé dépasse l'un des deux partenaires. Elle porte sur le sens de toutes choses, jusqu'à celui de la finitude, soit la recherche de la Vérité et de la Justice. Elle induit et repose sur la confiance, engage la responsabilité, ouvre sur l'Alliance et le partenariat et vise à l'accomplissement de l'être. La Foi judéo-gréco-romano-chrétienne, qui fonde notre identité et le développement de notre espace culturel, jusqu'à et y compris l'économie de marché, tire sa dynamique de son lien de tension avec la *raison*, contrairement à l'Islam qui est soumission et écrasement de la personne.

3.1.5- Raison. Généralités

La raison est née du doute naturel quant au lien entre apparence et réalité, entre un phénomène tel qu'apparaissant et le même phénomène tel que pouvant être expliqué. L'approche du doute, devenue au fil de l'histoire humaine progressivement systématique et instrumentalisée, répondait originellement au besoin de se protéger, de se nourrir, de se reproduire, de «mieux vivre» et de se «sentir bien». C'est le principe de survie. La survie apparaissant finalement assurée à vues humaines, l'approche systématique du doute et son instrumentalisation ont créé des critères de vie de plus en plus efficaces et de plus en plus demandeurs. Alors est apparu le «principe civilisationnel», ou l'appareil autoreproducteur d'un compromis donné de vie commune qui dépasse et de loin la vie de l'individu et qui porte et aussi prétend à un «mieux-vivre». Le compromis sur le «mieux-vivre» une fois mis en pratique et assuré en apparence, l'approche du doute a porté sur le «mieux-être» portant le «principe civilisationnel» à son sommet de conceptualisation et d'instrumentalisation.

¹⁰ Cf. TILLICH Paul *Dynamique de la Foi*, Genève-Presses de l'université de Laval, Labor & Fides, 2012 p.ch. IV

UNIVERSITE POPULAIRE DE LAUSANNE
Darwinisme technico-financier californien

Avec l'approche du doute et son instrumentalisation s'est construite la systématisation de la réponse collective à l'interrogation ultime (que nous appelons «préoccupation ultime») que cadrent les arpentages du mythe et de la religion. C'est ce que nous appelons le «principe religieux». Les dynamiques respectives des principes civilisationnel et religieux, confondues à l'origine, et distinguant l'humain de l'animal, ont dessiné des trajectoires autonomes tout en demeurant en tension réciproque, les deux pôles de tension se nourrissant l'un l'autre tandis que le curseur variait considérablement de position selon les époques. Ainsi s'est développé le lien corrélatif religion-culture qui fonde encore aujourd'hui notre identité.

La dynamique de la tension entre *religion* et *culture* a engendré l'identité *judéo-gréco-romano-chrétienne* qui fonde aujourd'hui le dogme de la *vérité néo-libérale*. La *raison*, en tant que faculté pensante ou de projection dans l'abstrait, s'est développée en réponse au questionnement du doute, jusqu'à détacher de l'ordre des contingences la culture et les croyances aux fins de systématisation et d'instrumentalisation. La tendance poursuivie mène à l'extrapolation du «principe de finitude» en direction de l'infini. Ce principe exprime la nature paradoxale de la nature humaine et sa supposée exceptionnalité, soit :

- la finitude est le fait de tout vivant, et nous ajoutons de toute la Création, soit les minéraux, les gaz et...les trous noirs y compris
- la finitude dépasse l'homme en tout point en ce sens qu'il ne peut en maîtriser par lui-même ni le sens, ni la cause, ni le pourquoi, ni le comment, ni l'après
- l'homme projette son doute sur la finitude, cherche à le systématiser, à l'instrumentaliser et donne des «réponses ultimes» qui sont ultimes en apparence. C'est une question de Foi, et c'est à ce point que foi et raison se rejoignent et ce rapprochement est le propre du judéo-gréco-romano-christianisme comme du judaïsme
- le paradoxe de la finitude ou du «questionnement ultime», ou de la «préoccupation ultime», tient dans le fait que l'homme en pénètre l'absolu qui est hors de sa portée.

L'infini qui est une manière pratique de qualifier l'absolu, demeure, comme l'absolu, une pure vision théorisée à ceci près qu'elle repose sans cesse et par définition le questionnement de sa réalité ou de son substrat. C'est le point de tension de la Foi et de la raison et c'est aussi la limite de la raison.

La limite de la raison est naturelle, et la nature n'offre pas de possible conversion au principe de finitude. Soit que la nature est elle-même Finitude ou Création, soit qu'elle est elle-même infinitude ou a-crétion. La raison est donc une réponse donnée au doute d'une telle alternative, la foi de même, ou plutôt leur couple. La raison a ceci de piquant, qu'elle peut tout à la fois, telle le dieu *Janus* à deux faces qui ouvre sur le renouveau ou la conversion toujours recommencés, justifier maîtrise active ou reconnaissance passive du principe de finitude.

En conclusion la raison *prima facie* est la réponse que l'homme tente de donner au doute qu'engendre chez lui le «principe de finitude». La réponse de la raison peut être soit dogmatique, soit systématique, ou encore l'hybridation de ces deux types d'approches. Selon les références de l'identité *judéo-gréco-romano-chrétienne* la raison, avec la Foi, constituent les deux pôles de la recherche de réponse au doute qu'engendre le «principe de finitude». Au jour d'aujourd'hui on note la tendance qui consiste à détacher la raison de toute tension polaire, et au contraire de la

faire rayonner sans contre-puissance ni contre-pouvoir. Nous sommes entrés dans la période classique de *l'ubris*, ou de la folie humaine que tous les textes illustrent et dénoncent, à commencer par la Bible.

3.1.6- Etymologie du mot *raison* :

Latin *ratio* : calcul, supputation, compte, considération, égard, système, procédé, méthode, faculté de calculer, de raisonner, raison, manière de faire raisonnable, judicieuse, explication, considération, raisonnement, ce qui est raisonné, fondé sur la raison, théorie, système, principes, doctrine, ordre, idées

Grec *logos* : parole, récit, sujet d'entretien, faculté de raisonner, raisonner, raison, intelligence, bon sens, raison intime d'une chose, fondement, motif, exercice de la raison, opinion, jugement, relation, proportion, analogie, compte-rendu, justification, explication, présomption, attente, raison divine, verbe divin

3.1.7- Le lien de la Foi et la raison, ou le fondement de l'identité judéo-gréco-romano-chrétienne :

La Foi, dans la tradition *judéo-gréco-romano-chrétienne*, n'est pas la croyance dans un être, une volonté, une puissance qui s'imposent d'elles-mêmes, soit en l'absence de tout conditionnement. La *Foi* repose sur un partenariat ou une Alliance dont la nature paradoxale tient en ceci que l'Être, la Volonté, la Puissance qui se profile en tant que Partenaire, de par ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qu'il peut, soit de par sa nature infinie ou absolue, ne peut par nature entrer dans un lien de partenariat, ni d'alliance, avec un être, une volonté, une puissance faite de relativité et de finitude. C'est pourtant le pari des partenaires membres de l'Alliance qui fondent leur identité religieuse dans la dynamique de la tension des deux pôles de la Foi et de la Raison.

Il n'y a donc dans cette approche pas de conflit, bien au contraire entre *Foi* et *raison*. La *Foi* consiste en effet, comme le définit le théologien-philosophe Paul Tillich «à être ultimement concerné» ou encore «à être saisi inconditionnellement». ¹¹ Et ce «saisissement inconditionnel» ne «s'oppose pas à la structure rationnelle de l'esprit humain». ¹² C'est tout le contraire, puisque : «Une foi qui détruit la raison se détruit elle-même et détruit l'humanité de l'homme». ¹³

L'argumentation repose sur le principe éthique, à savoir que l'homme se distingue par la connaissance, l'envie et le discernement de ce qui est une bonne ou une mauvaise action dans la relation avec autrui, relation qui est le modèle de la relation à Dieu (l'Alliance) avec Dieu, ou l'inverse : «seul un être doué d'une structure rationnelle a la capacité d'être ultimement concerné, de distinguer entre ses préoccupations relatives et la préoccupation ultime, de comprendre les exigences inconditionnelles de l'impératif éthique et d'avoir conscience de la présence du sacré ou du saint». ¹⁴

C'est en effet parce que l'homme a conscience de sa propre finitude qu'elle le dépasse. Par définition, cette infinitude ne fait ni partie de son être, ni de sa volonté, ni de son pouvoir. Ainsi s'il fait l'expérience de l'infini, l'infini n'est pas une partie constituante de son être, ni de sa

¹¹ TILLICH op. cit. p. 77

¹² Dito

¹³ Id. p. 78

¹⁴ Dito

UNIVERSITE POPULAIRE DE LAUSANNE
Darwinisme technico-financier californien

volonté, ni de son pouvoir. Conclusion : «Cet infini doit le saisir, et quand cela arrive, il devient objet de préoccupation infinie».

On ne peut mettre en doute d'une part le fait de la finitude, ni non plus le fait de la conscience de cette même finitude. On ne peut par conséquent faire l'impasse sur une préoccupation qui survient après toutes les préoccupations possibles, soit qui la dépasse. Faire l'impasse reviendrait à fuir nos responsabilités dans ce qui fonde l'essence-même de notre identité, ou ce qui nous distingue du reste de l'univers. S'engager au contraire répond à notre vocation naturelle. Cette attitude fait appel à ce que nous avons de meilleur en termes de potentiel de recherche du Vrai, ou de la Vérité. De plus notre tradition culturelle et bien sûr aussi spirituelle, fait remonter la recherche du Vrai sur celles du Bon, du Juste, du Beau. Le message culturel *judéo-gréco-romano-chrétien* est un message positif de confiance et de foi dans l'homme, relié, expliqué et nourri par un message de Foi en Dieu. Le fait qu'aujourd'hui, comme hier d'ailleurs, ce message tend à confondre Dieu avec diverses formes métaphysiques ou abstraites ne changent rien à notre raisonnement.

Tillich résume de manière limpide : «L'homme est fini, sa raison vit dans le domaine des préoccupations relatives. Mais il a aussi conscience de son infinité potentielle ; cette conscience se manifeste sous forme de préoccupation ultime et donc de foi. Quand une préoccupation ultime la saisit, la raison est poussée au-delà d'elle-même sans cesser d'être raison, une raison finie». Et Tillich boucle en quelque sorte l'impossible boucle : «Il n'y a accomplissement de la raison que si elle est poussée au-delà des limites de sa finitude et fait l'expérience de la présence de l'ultime, du sacré, du saint. Sans cette expérience, la raison s'épuise elle-même et épuise ses contenus infinis».¹⁵

La raison privée de la foi, ou la foi privée de la raison sont une raison ou une foi *démoniques*, soit qui ne correspondent pas à la nature infinie de l'homme, mais purement et simplement à sa finitude. C'est l'idée de l'Islam. On parle de foi *démonique*.

¹⁵ Id. p. 79

3.1.8- Foi et raison : conclusion, ouverture

Il nous appartient de revenir ici et maintenant aux sources de notre identité judéo-gréco-romano-chrétienne et de nos positionner par rapport à deux ubris, ou folies qui montent à l'horizon de nos acquis culturels si nous ne voulons pas les perdre :

- les absolutismes du *Darwinisme techno-financier californien* qui se présentent comme perspectives immédiates d'un «mieux-vivre» et d'un «bien-être» refoulent par définition la raison. et donc la Foi. Et donc l'identité issue de la tension historique entre ces deux pôles. Le problème est que ces absolutismes se fondent sur les apparences de la raison et que les peuples démocratiques curieusement, peut-être par fatigue de bien-vivre à défaut d'un réel bien-être, ne s'exercent pas ou de moins en moins au travail de discernement, d'engagement et de prise de responsabilité. Le *politiquement-correct* des grandes tendances sociétales et du confort physique et moral qui nous caractérisent banalisent le profil de leurs tendances et aspirations jusqu'à faire des peuples démocratiques ces êtres standardisés qui apparaissent dans les réseaux sociaux où ils manifestent une pseudo-originalité qui leur permet de contourner tout travail de «questionnement ultime». Le travail du *Darwinisme techno-financier californien* se consacre à tirer profit et à développer cette tendance qui envahit nos faits et gestes au quotidien et contamine les fondements de notre identité au point de nous distancer de tout «questionnement ultime».
- les absolutismes propres à la culture et à la religion *coraniques* qui s'infiltrent dans nos sociétés laïques (où les rôles et fonctions des religions traditionnelles, au prix de siècles de crises meurtrières, scandaleuses, blasphématoires, ont été enfin clairement définis pour une coexistence harmonieuse et respectueuse des différences) profitent du laxisme ci-dessus décrit de la *banalisation* et du *politiquement-correct*. Leur travail consiste à faire valoir le régime sacré de la *charia* qui subordonne à sa règle religieuse et dogmatique tout espace laïque et abolit toute prise de libre-arbitre et de responsabilité individuelle. Pire, qui exclut toute différence et fait un devoir aux *soumis* de détruire les différences, faisant même scintiller les récompenses paradisiaques de ces actes sacralisés de destruction et d'anéantissement. Le djihâd actuel n'est pas djihadisme ou excès minoritaire ou politique par rapport au Coran : il est inhérent au Coran. Le Coran est un «principe de guerre» excluant la différence et le djihadisme est son arme de conquête absolue. Notre problème, comme notre responsabilité sont de trouver avec les Musulmans un espace et un temps de respect mutuel qui donnent toute garantie quant à l'interprétation de leurs textes fondamentaux. C'est là la vraie gageure, puisque toute interprétation a été scellée définitivement au double niveau du prophète Mohammed et de ses descendants directs.

L'identité culturelle fondée dans la tension corrélative de la *Foi* et de la *Raison*, que la Foi soit de l'ordre du révélé ou du métaphysique, aura été en Occident la condition de l'épanouissement de l'individu et de son collectif de référence. C'est l'expérience du monde *judéo-gréco-romano-chrétien*. Poursuivre cette expérience sur la ligne de crête de la Foi et de la Raison gagent d'un espoir de vivre possible dans le *Darwinisme techno-financier californien* et avec l'Islam.

3.2- Finitude et précaution

3.2.1- Généralités

La *ligne de crête* que nous mettons en exergue est celle qui sinue entre d'une part l'*absolu*, cette certitude absolue qu'est le principe de finitude (la fin absolue consciente et provocatrice de toute chose, à commencer de soi-même), et d'autre part le principe de *précaution* (le *prétendu absolu* du risque zéro). L'enseignement judéo-gréco-romano-chrétien définit un horizon qui nous dépasse, dont on a la conscience et dont admet qu'il nous dépasse, soit qui est transcendant, mais qui nous interpelle au point de chercher à aller au-delà. Tout objet ou sujet entrant dans notre perception, pas seulement physique, mais aussi sentimentale, spirituelle, cognitive, métaphysique, spéculative *connait* (soit *naît avec*) le fait de sa perception. L'ensemble de nos espoirs, croyances, espérances, doutes, désespérances, constructions, destructions, combats, en bref de nos ressources et attitudes comportementales, fussent-elles éthiques, amORAles, charitables, égoïstes, s'inscrit sur la ligne de crête où nous cheminons vers l'horizon conscient et provocateur de notre finitude.

Depuis que le *principe de précaution* a pris la dimension d'un absolu potentiel ou réalisable, et qu'il est entré en tension avec le principe de finitude, il tend à se substituer à l'interrogation ultime sur l'au-delà, l'interrogation qui demeure au-delà de la finitude, et qui motive ce que nous avons abordé plus haut comme étant la *préoccupation ultime*. Dès lors nous suivons une ligne de crête en direction d'un horizon dont nous voulons maîtriser la limite, la repoussant sans fin jusqu'à prétendre à son abolition, avec de part et d'autre de ce cheminement le vertige de deux abîmes : l'absolu de la finitude et l'absolu de la précaution. Il ne peut y avoir qu'un seul absolu et celui-ci par définition n'est ni définissable, ni atteignable, encore moins réductible, relativisable ou escamotable.

3.2.2- Finitude. Définition

Le principe de *Finitude* est le concept théologique, philosophique, éthique qui, comme abordé ci-dessus, exprime la seule et unique certitude commune à tous les hommes qui est censée distinguer l'humanité de l'ensemble connu et supposé de l'univers. C'est par définition le fait d'être fini, ou borné, soit dans l'incapacité de définir ce qu'est l'être dans son essence, mais aussi et surtout d'en être conscient et de ne pas s'en satisfaire, pu encore de croire et de chercher un au-delà.

La *finitude* en effet n'est pas que la fin du temps, du possible, de l'être. Elle n'est pas non plus que le néant. Elle est bien davantage le fait de la conscience d'une limite inhérente à la vie, à toute vie. Elle est ensuite, à la lumière de cette conscience, une ouverture sur l'au-delà possible de cette infranchissable limite. Le fait de la conscience de la limite, en soi, exprime enfin son réel dépassement. La *finitude* demeure cependant de fait et par définition une infranchissable limite. D'où son caractère paradoxal : la conscience de quelque chose qui échappe à toute définition, à toute appréhension concrète ou rationnelle mais dont on est en doit de croire que ce quelque chose existe. Il n'est pas de *finitude* sans *préoccupation* née de la finitude, sans exploration de son sens, de ses dépassements possibles, en l'occurrence sans ce que les théologiens comme Paul Tillich qualifient de *préoccupation ultime*. A savoir la préoccupation que l'on conserve une fois apaisées toutes les autres préoccupations. Tel est le principe de finitude. La finitude se présente sous différentes formes ou ordres.

3.2.3- Les différents ordres de finitude

L'ouverture paradoxale que ménage la conscience de la *finitude* nous place dans des perspectives exploratoires de différents ordres. L'une d'elles est celle de la *foi* en un *quelque chose* (philosophie) ou en un *quelqu'un* (théologie) qui seraient "l'Après-finitude" ou bien qui la caractériseraient.

Ce *quelque-chose* peut-être de différentes natures, par exemple récompense ou punition (nature éthique), ou bien connaissance ou ignorance (nature sapientiale). Ce *quelqu'un* peut être un dieu projection d'un idéal humain. On parle de perspective *immanente*, soit qui est née de la projection de la conscience humaine, qui répond à une nature d'un ordre identique, ou qui, de manière imagée donne l'accès à la rive opposée d'un fleuve. Ce *quelque-chose* comme ce *quelqu'un* ainsi projetés dans l'idéal débouchent sur l'idolâtrie.

Ces *quelque-chose* ou *quelqu'un* peuvent aussi être les produits idéalisés, soit abstraits, non réels, ou non définissables d'une projection humaine qui se dépasserait elle-même en acceptant la part d'inconnu comme telle. Ce type de projection se heurte à une *aporie*, soit à une impossibilité de conceptualisation. C'est la recherche de *Platon* par exemple, notamment dans l'allégorie de la Caverne. On parle de perspective métaphysique soit qui se situe hors de tout tangible. Le *quelque-chose* comme le *quelqu'un* ainsi projetés dans l'idéal (à ne pas confondre avec l'idéal) peuvent déboucher sur la spiritualité sans Dieu, devenue à la mode notamment avec des philosophes français comme *Comte-Sponville*.

Mais ce *quelqu'un* peut aussi être le Dieu universel et unique qui par définition, ou parce qu'il est universel et unique, ne peut qu'être hors de portée et donc révélé. On dit qu'il est *transcendant*. Il est par conséquent innommable, hors de portée si ce n'est de sa propre initiative. La foi en lui est un mystère. Elle dépend de sa Grâce.

3.2.4- Finitude. Conclusion, ouverture

La *finitude* est d'une part ce qui fait notre *humilité* au sens que le potentiel de notre être en devenir, soit celui de notre statut comme celui de notre espérance ne dépassent pas l'humus terrestre, qui est le plus haut niveau atteignable, d'où nous sommes nés et où nous retournons. Il est d'autre part ce qui fait notre *grandeur*, puisqu'il nous est donné d'en être conscient et d'agir en conséquence. Cette conscience fait notre dignité. Elle engage de même notre responsabilité.

Notre *grandeur*, parce que face à cet insurmontable surplomb, nous sommes libres d'agir comme s'il était accessible. C'est-à-dire de le transcender. La condition consiste d'abord à reconnaître notre nature et sa modestie, ou son humilité au sens propre et, partant, à considérer autrui dans la communion fraternelle de notre similitude et le respect mutuel de notre originalité individuelle. De là il nous revient ensuite de construire nos dignités respectives et de nous comporter en conséquence. Avec la conscience de notre *finitude*, intervient notre *liberté*, et avec notre *liberté*, notre *responsabilité*, avec notre responsabilité notre *dignité*. Pour le croyant, la *dignité* est le fait d'être créé à l'image divine et d'avoir à se comporter comme un partenaire dans l'impossible Alliance engagée avec le Créateur. La *finitude* est donc le mystère de l'espérance et de sa force de dépassement.

3.2.5- Précaution. Généralités

Le concept de *précaution* s'est développé en économie par analogie avec l'approche écologique du *risque global*, approche qui se réfère elle-même à l'approche scientifique du risque que

comporte en soi le développement scientifique. Le risque fait l'objet par principe d'un *calcul de précaution*, qui a pour but d'indiquer «la moins pire des décisions pour ce qui a trait au risque que peut comporter l'inconnu que tel développement apporte». Ce peut être encore la moins pire des décisions à court terme qui fait l'impasse sur le long terme. L'approche écologique du principe de précaution est

formulé, dans un sens autre que scientifique, pour la première fois en 1992 dans le Principe 15 de la Déclaration de Rio : « En cas de risque de dommages graves ou irréversibles, l'absence de certitude scientifique absolue ne doit pas servir de prétexte pour remettre à plus tard l'adoption de mesures effectives visant à prévenir la dégradation de l'environnement. »¹⁶

Ce concept en économie est mis en valeur de la même façon qu'en écologie, avec une pointe d'acmé en finance, acmé qui consiste, par l'apport de la technologie des algorithmes, prétendre à réduire le risque jusqu'à la limite du zéro, sans l'atteindre jamais. Le procédé revient à multiplier la transaction jusqu'au seuil sans cesse repoussé de l'infini dans le but de la faire coïncider d'aussi près que possible avec le temps zéro (de l'ordre de la nano seconde). Le temps étant réduit au quasi zéro, le risque le devient également, et la transaction, ou plutôt le système de transaction en ressort gagnant à tout coup en théorie.

3.2.6- Précaution. Principe. Définition

Le principe de *précaution* balise la frontière entre ce qui est *risque* et ce qui *incertitude*. Le principe de *prévention* quant à lui porte sur un risque défini, qui est un risque avéré. Le principe de *précaution* porte sur un risque incertain. Ce faisant, le principe de *précaution* introduit, par le biais de l'économie, une pondération et il transforme, avec l'ambition de la maîtrise, les conditions de la *finitude* dans une échelle d'occurrence graduée. L'avenir bascule du statut de l'incertitude absolue à celui de l'incertitude relative. On croit commencer à connaître l'avenir. C'est la mise en vigueur de la théorie du *choix rationnel en milieu incertain*, nous disons en milieu de *finitude*. Le rapport coût-bénéfice devient le critère technique, et l'approche dite *minimax* donne la méthode d'application qui consiste à minimiser le dommage maximal, par l'acceptation du risque minimal (perdre la brebis pour sauver le troupeau).

Le principe de précaution est l'ingénierie ou la mise en œuvre systématique du rejet du risque, avéré et non avéré, mais nous dirons au risque de l'absurde ou de la perte du bon sens, ou du sens commun.

3.2.7- Précaution versus Finitude

Le principe de *précaution* permet de transformer le risque en un incertain contournable, jusqu'à l'éliminer de tout incertain. La probabilité a disparu, elle est remplacée par une certitude qui interviendra dans le futur. En le pratiquant l'économie prétend ne pas lâcher son emprise même sur le hasard. Elle cherche au fond à qualifier le risque que représente le risque de ne pas définir le risque. Le risque ainsi traité n'existe plus en tant que tel, et point ne serait plus besoin de le rémunérer. Le prêt financier se ferait donc sans intérêt. Le risque, ni le prêt n'auraient plus de dimension économique. D'où le fait que, notamment depuis la crise de 2007- 2008, l'instrument financier, désormais détourné de son but économique, trouve en lui-même son but propre, et s'auto-développe en valeur financière pure. Il y a dichotomie entre finance et économie, comme il y a dichotomie entre *finitude* et principe de *précaution*. Quant au risque *avéré* et donc

¹⁶ Cf. Wikipédia

UNIVERSITE POPULAIRE DE LAUSANNE
Darwinisme technico-financier californien

pondérable, on le combat, nous l'avons évoqué, par le principe de *prévention*. Ce risque-là portera intérêt. Il a une valeur économique. Il peut bien entendu se doubler d'une valeur financière qui le commercialise.

Il n'en reste pas moins que la *finitude*, principe de toute chose, demeure. Principe de *précaution* et *finitude* relèvent de deux ordres hétérogènes qui ne peuvent fusionner dans la réalité. Ils subsistent cependant en parallèle, pire : alors que la finitude demeure absolument, le principe de précaution multiplie l'infini, jusqu'à sans fin. Folie humaine ! Une vieille histoire. On peut parler de *victoire à la Pyrrhus*. Le degré de connaissance ne peut en effet pas impacter sur le caractère aléatoire qui demeure par essence même *finitude*.

Le principe de *précaution* donne par ailleurs dans la perversité graduelle :

- avec l'*habitude* il mène à l'*aversion* du réel et à la *fausse immunité* contre l'incertain. L'insuffisance d'information quant au futur est compensée par de fausses informations objectives. Dès lors l'occurrence de l'incertain, soit la finitude prendra complètement au dépourvu une population qui aura perdu l'expérience de ce type d'événement et qui ne saura plus le gérer
- proclamer que tel événement défini est tellement catastrophique, qu'il doit arriver, et qu'on doit faire intervenir le principe de *précaution* pour l'empêcher de survenir, peut faire dévier du scénario du *pire*, vers celui du *catastrophisme*. La première attitude ci-dessus se présente comme rationnelle. La seconde ne l'est pas.
- dans le cadre de la *responsabilité civile*, voire *pénale*, le principe de *précaution* peut faire prendre des décisions sans rapport avec leur objet, dans le but de ne pas encourir, si cet événement survenait, les risques civils ou pénaux qu'il comporterait. C'est le cas d'un diagnostic médical qui est pris de crainte que si le problème diagnostiqué survenait, et que le diagnostic n'a pas été pris, la responsabilité du médecin serait engagée. Il en va de même pour la Direction d'une entreprise qui introduit la *gouvernance* avec la conséquence que la responsabilité devient partagée, ce qui est impossible en soi
- son application peut revenir à viser le maximum pour avoir le minimum, ce qui est tout sauf économique, soit : viser le maximum pour avoir le minimum.

Le philosophe ne peut se satisfaire d'un type du comportement induit par le principe de précaution. Depuis Aristote il raisonne en bon sens selon le *syllogisme pratique* :

- prémisse majeure, le sujet désire X
- prémisse mineure, il croit que x lui permet d'obtenir X
- conclusion, le sujet rationnel adopte x

Désirs et croyances préexistent à la décision et en sont indépendants. Le fait de passer par x, adossant des probabilités connues sur des probabilités inconnues, permet de mieux s'assurer X, en d'autres termes, le risque de ne pas obtenir X est réduit. De fait, la visée porte sur X et permet de l'obtenir.

Le principe de *précaution*, au contraire, introduit une boucle rétroactive qui, remontant le temps, va de la décision à ses déterminants, en l'occurrence les croyances et les influence jusqu'à les renverser. Le risque dont les probabilités sont connues devient inconnu (ou doté de probabilités subjectives), il est exagéré et tend à prendre la place de X.

3.2.8- Conclusion. Ouverture

Il n'existe pas de corrélation possible entre ces deux absolus, ou prétendus tels, que sont *finitude* et *précaution*. Le principe de *précaution*, combiné à l'idéal du *Darwinisme technico-financier californien* donne l'illusion de vaincre la *finitude*. Cette illusion conforte la démarche des GAFAM visant au «*mieux-vivre*» et au «*bien-être*» de l'humanité sans complexe quant aux motivations de profit immédiat et d'apparence de performance sociale. Cette attitude qui capte par l'argent l'adhésion des cerveaux les plus instruits du monde actuel avec l'encouragement concret des politiciens et de nos caisses de pensions, pose le problème, et partant l'enjeu, de l'éthique, soit de l'essence éminemment relationnelle de l'homme et donc de sa survie. L'enseignement *judéo-gréco-romano-chrétien* propose la démarche de l'éthique dans sa pédagogie en donnant les réponses adéquates pour un «*mieux-vivre*» et un «*mieux-être*» porteurs d'espérance et de dignité. La perspective du *Darwinisme technico-financier californien*, par la magie du principe de *précaution*, ouvre sur l'illusion d'une sélection artificielle de l'espèce humaine qui contredirait le principe de *finitude*.

3.3- Religion et culture

3.3.1- Généralités. Principe de corrélation

Les cheminements sur les lignes de crête de nos existences sont rendus possibles par une poussée vitale bien ordonnée, qu'il nous revient de gérer en fonction de notre raison, de notre cœur, de notre culture, de nos croyances, de nos convictions et ambitions.

Cette dynamique est alimentée selon le «*principe de corrélation*». Ce principe explicite d'une part la relativité de toute attitude humaine, son ambiguïté fondamentale, et d'autre part la tension, la force vitale qui en découle. C'est par l'image des lignes de crête le long desquelles nous cheminons tant bien que mal que nous illustrons ce principe. Comme il est pour chacun de nous une ligne de crête sur laquelle nous cheminons entre *Bien* et *Mal*, *Mort* et *Vie*, chacune d'entre elles vise, dans l'efficacité possible de notre libre-arbitre, de notre discernement, de notre responsabilité, de notre engagement, l'horizon de notre dignité. La définition générale du «*principe de corrélation*» évoque la valeur ajoutée d'une réciprocité :

La corrélation se dit d'un objet "qui est dans une relation telle avec un autre objet, que l'un suppose l'autre."¹⁷

Au contraire de la *dialectique* qui chemine par opposition entre deux fronts opposés, la *corrélation* progresse par équilibre entre deux pôles complémentaires. La corrélation exprime, par la force de sa tension et les positions du curseur qui la mesure, l'équilibre instable des attitudes humaines, leur dynamique faite de développement et de régression, aux niveaux individuel, collectif et évolutif, soit ce que nous appelons *Darwinisme technico-financier californien*.

¹⁷ In Littré

De toutes les lignes de crête dessinées en Occident par notre libre-arbitre, notre conscience, notre responsabilité, notre engagement la plus représentative de ce qui fait notre *identité* et sa génétique est celle qui chemine entre les deux pôles corrélatifs de la *culture* et de la *religion*.

3.3.2- Corrélation *religion* et *culture*

La dynamique identitaire issue de la corrélation *religion-culture* s'inscrit entre la *forme* et le *contenu* :

La culture est la forme de la religion et la religion le contenu de la culture.¹⁸

En voici l'illustration :

Le message chrétien s'incarne toujours dans une culture donnée et il n'existe pas à l'état d'abstraction. Réciproquement la religion a, de tout temps jusqu'au seuil de la Postmodernité, dans sa corrélation avec la culture, été intrinsèque à l'identité occidentale. Les paroles de la Bible en effet sont le produit d'une culture, d'une tradition et d'une autorité. Cette corrélation a jusqu'ici permis à l'offre religieuse de s'adapter à la demande. [...]. Cette attitude [d'ouverture] aujourd'hui ne passe plus et l'offre religieuse par trop agrippée sur le pôle formel de la tradition et du dogme devient obsolète. D'après Tillich, le risque d'obsolescence n'est pas nouveau, mais est inhérent à la crispation sur le pôle de la forme (de la culture) : "Une des ambiguïtés de la religion qui met en danger la mission est la tentative d'une religion d'imposer ses propres formes culturelles aux autres cultures au nom de l'être nouveau en Christ."¹⁹

[...]La culture est conditionnée par l'évolution de l'environnement qui lui est propre. Elle n'est pas immobile ou figée. Au risque de la rupture elle doit évoluer sur l'axe de la création. La religion avec elle, en corrélation [doit évoluer de même].²⁰

Au cours des siècles le curseur a voyagé sur la ligne de corrélation *religion-culture* : chez les Anciens Egyptiens, toute ligne de crête offerte au cheminement humaine oscillait entre culture et religion, le poids essentiel pesant sur la religion. Le curseur marquait la tension de la corrélation religion-culture trônait dans l'immédiat périphérie du pôle religion. L'Ancienne Egypte était avant tout un combiné de *religion* et de *culture*, l'une n'allant pas sans l'autre, l'une expliquant l'autre. La position du curseur a évolué en s'éloignant progressivement du pôle religion, sans jamais le perdre de vue. Chez les Anciens Grecs, les dieux avaient été relégués sur l'Olympe et le curseur vibrait du côté du pôle de la culture (la *raison*). Aujourd'hui on peut observer que le curseur se tient pratiquement sur le pôle de la *culture*. Encore faudra-t-il définir de quelle culture il s'agit.

C'est cette ligne de corrélation *religion-culture* qui définit notre identité. Tel est l'horizon bien défini de notre cheminement : construire notre identité, qui revient à fonder notre dignité. Or cette culture a évolué depuis les révolutions industrielles de telle sorte que le pôle *économie* a progressivement pris la place du pôle *religion*, ou tend à le faire, mettant à l'épreuve notre identité, jusqu'à lui faire subir les effets d'une tension *disruptive*. Cette culture économique maintient la prétention d'un dogme à valeur universelle, qui n'est plus religieux, mais qui s'impose

¹⁸ TILLICH Paul, *Théologie Systématique IV. La vie et l'Esprit*, Genève : Labor & Fides, 1991, p.174.

¹⁹ TILLICH, *ibid.* p.212.

²⁰ BRANDT Jean-Marie, *Obsolescence de l'offre religieuse*, thèse de doctorat en théologie, Université de Lausanne, 2009, Genève, Editions Slatkine, 2010, p. 78

par l'effet de ses propres vertus. C'est le dogme ou la Loi prétendument universelle du marché, cadrée par l'économie libérale qui succède à l'économie capitaliste.

Le lien corrélatif *religion - culture* a évolué en lien corrélatif *économie- culture*, lequel a évolué avec le post-libéralisme (libéralisme mondialisé, déréglementé avec l'appui de la technologie du *Big data*, de l'internet et de la communication) en lien corrélatif *finance - culture*, la finance ayant pris la place de l'économie.

3.4- Corrélation économie - culture

La *culture* se trouvant de moins en moins en corrélation avec la *religion*, en raison de l'obsolescence de son offre, le lien de tension entre ces deux pôles traditionnels finit donc par se rompre et être remplacé par un lien de corrélation *culture-économie*. La culture secrète progressivement une économie sans lien vivace avec la religion, mais qui conserve les "vestiges" de la religion, en particulier sa prétention dogmatique universaliste. C'est l'économie capitaliste, essentiellement d'esprit protestant, qui a mis en exergue la liberté et la responsabilité individuelles, poussant l'avantage comparatif décisif du libéralisme.

Notre thèse est que l'*économie* étant partie intégrante de la culture, elle est fondamentalement, mais indirectement en corrélation avec la religion. L'économie fait partie des créations symboliques du XIX^{ème} siècle comme les sciences de la nature, la technique, l'industrie, toutes trois étant au service et dépendant de l'économie dans la société bourgeoise ou industrielle. La philosophie, dont la théologie s'était déjà détachée, laissant la part belle à la psychologie, se retira des sphères de l'esprit pour occuper le terrain de la logique. L'Etat se mit au service et dépendit de l'économie, délaissant toute ambition de rationalité universelle. En bref "la formation culturelle [geistige] même devint signe caractéristique d'une classe et instrument de pouvoir économique."²¹ La *forme* a pris le pas sur la profondeur de l'esprit, de la vie. Devenue *autosuffisante* parce que s'appliquant en priorité à l'économie, elle est devenue l'expression d'une volonté de prise de pouvoir universelle. En devenant autosuffisante dans son expression économique, la culture a rompu le lien corrélatif avec la religion. L'une dépendant de l'autre selon la vision tillichienne, elle s'est autodétruite pour laisser la place à une nouvelle forme de culture qui est celle de l'économie. L'économie réalise ses propres fins, puisqu'elle entend offrir au plus grand nombre, au meilleur prix, la quantité la plus élevée de biens, satisfaisant et suscitant des besoins toujours renouvelés sans qu'intervienne la notion de *sens*, mieux en rendant *obsolète* le besoin ou questionnement ultime par la *banalisation* des besoins [et questionnements ultimes] en général et en particulier des valeurs. "On ne perçoit en tout cela aucun dépassement de soi, aucune considération de l'existence. Les formes du processus de vie sont devenues pleinement indépendantes de la profondeur de la vie"^{22, 23}

3.5- Corrélation finance et culture

L'*économie* se trouvant de moins en moins en corrélation avec la *culture*, le lien de corrélation entre les pôles *économie* et *culture* finit par se rompre et être remplacé par le lien de corrélation *finance* et *culture*. L'économie secrète progressivement une finance sans lien vivace avec la culture en particulier avec les principes d'éthique, de solidarité, de subsidiarité, de justice, mais

²¹ Tillich, *ibid.* p.173.

²² *Ibid.*, p.174.

²³ BRANDT *ibid.* p. 80 - 81

qui conserve, nous le soulignons, les "vestiges" de la doctrine de la Vérité universelle qui s'impose d'elle-même.

Nous vivons aujourd'hui avec l'esprit de la finitude illimitée et autosuffisante. La visée de l'économie de marché est par nature impérialiste et infinie, mais elle fait face à la pluralité (notamment culturelle, par exemple en Chine, en Inde) et à la finitude. [...] Nous sommes bien dans la sphère de l'action économique autonome, qui suit ses lois propres. Nous avons développé et étendu au monde une posture que Tillich dénonçait : "le rapport aux choses dans l'économie de libre marché devient dominateur, sans éros, sans caractère communautaire."²⁴ Le temps n'est plus *le Temps messianique, le Temps qui reste* [...]. "Cela signifie la domination de l'économie sur toutes les fonctions de la vie, entraînant l'attachement au temps et, par conséquent, l'absence de temps tourné vers l'éternité."²⁵ A nos yeux, la *culture de l'économie* se développe dans une forme d'équilibre qui est un but en soi. De nature *démonique*, elle a perdu le contact avec le non-être relatif, le chaos originel, l'ordre de la création, les ruptures du Tout en Un (la tension entre l'Un et le Multiple), de l'essence (la tension entre l'étant et l'Etre), de la transcendance (la tension avec l'immanence). En bref, elle s'est déconditionnée (détachée) de ces facteurs de transcendance que sont à nos yeux les liens avec la balance plurielle de la diversité. Tillich y entrevoit deux facteurs de crise pour l'humanité : "l'esprit au service de la domination rationnelle des choses et l'esprit irresponsable"^{26, 27}

Comme nous l'avons observé depuis les huit années que nous donnons ces débats, la *finance*, dont la fonction est d'être au service de l'économie, s'est développée depuis la crise de 2007-2008 au point de servir désormais ses intérêts propres, en se "*hedgeant*" sur l'économie. Dès lors c'est l'*économie* qui est au service de la *finance* et la finance vampirise de l'économie sa substantifique moelle. De plus la *finance* sécrète sa propre *culture* avec l'aide de la technologie "*siliconienne*". D'où une nouvelle corrélation *finance - culture* à la dynamique *disruptive*, la finance étant déréglementée, agissant dans le secret du privé et échappant à tout encadrement politique, éthique, juridique, culturel au sens de notre identité traditionnelle.

Désormais tout lien, toute trace de religion, de culture, de nos valeurs traditionnelles au sens de notre identité (reposant sur les qualités du relationnel, de la responsabilité individuelle, du libre-arbitre et de la dignité de la personne et des institutions) tendent à s'effacer.

Nous parlons de *disruption* inhérente au *Darwinisme technico-financier californien*.

3.6- Libéralisme et responsabilité

Le capitalisme devenu économie de marché chemine sur la ligne de crête entre *libéralisme* et *responsabilité*. L'acteur économique avance vers l'horizon du *mieux vivre* et du *mieux-être* en se gardant de ne pas sombrer dans l'abîme de l'ultra-libéralisme, ou celui de l'absence de responsabilité. L'ultra-libéralisme peut se définir comme le marché financier technologique, communicationnel, déréglementé et privatisé. Il est la caractéristique du *Darwinisme technico-financier californien*.

Technologique signifie l'accélération innovatrice de l'ingénierie, notamment dans le domaine des techniques algorithmiques et la gestion du temps réduit à quasi zéro. *Déréglementé* signifie que le processus échappe non seulement à la contrainte légale (par exemple par le raccourcissement

²⁴ TILLICH *ibid.* p.199.

²⁵ *Ibid.*, p.200.

²⁶ *Ibid.*, p.201.

²⁷ BRANDT *ibid.* p. 81 - 82

infini du temps de la transaction), mais également à la contrainte éthique de transparence ou de repérage (par exemple par le réseautage dans le *big data*). *Privatisée* signifie que la responsabilité est exclusivement individualisée (par exemple avec la disparition de la relation employeur-employé). *Californien* signifie que le pôle d'éruption de ce monde chaotique est la *Silicone Vallée*. *Communicationnel* signifie réseautage instantané, libéralisé et manipulateur.

En conclusion le *libéralisme* implique la *responsabilité* individuelle et collective, nécessite la transparence éthique des processus. L'*ultralibéralisme* repose sur la *disruption* du rapport à l'autre, ou de la responsabilité, ou de l'éthique. Il fait de ce rapport disruptif le moteur et de ses recherches et de ses investissements et de ses ventes et de son profit. La ligne de crête *libéralisme* et *responsabilité* est pulvérisée. De même l'identité qui préside à la culture occidentale, ce qui met en cause notre dignité. Reste l'appareil juridique, qui joue masque la déresponsabilisation générale, qui évolue en conséquence et qui laisse le champ libre au *disruptif*.

3.7- Transparence et dignité

3.7.1- Transparence. Généralités

La transparence est l'un des maîtres-mots qui caractérisent le langage de la postmodernité. Mais si son usage est tout récent, il est avant tout considéré comme l'exigence nouvelle d'une attitude morale qui pouvait par le passé aller de soi. L'exigence de transparence est née de la double tendance à la sophistication des données et à la banalisation des valeurs. La confiance bien cadrée (dans le respect de l'autre et selon la loi) avait construit au cours des siècles la relation à autrui. Cette confiance a tendance à s'éteindre depuis que technologie et déréglementation ont pris leur essor au début des années 2000. Elle a disparu de la relation économique avec la crise de 2007 - 2008. Depuis lors l'exigence de la transparence s'est renforcée et sa mise en œuvre ne cesse de gagner du terrain. La double tendance à la sophistication et à la banalisation cependant a poursuivi un développement qui a rattrapé et qui dépasse l'exigence de transparence. C'est pourquoi on peut parler de disruption en matière de transparence. L'exemple de la finance et des GAFAM en est une illustration pratique. L'imbroglio de la campagne présidentielle US de 2016 de même.

3.7.2- Transparence

L'exigence de *transparence* exprime *prima facie* l'exigence naturelle de *vérité* que comporte la construction de toute relation humaine dès lors qu'elle vise au Pacte, à l'Alliance, au Réseau et qu'elle vise au Bien commun. A la source elle exprime l'expérience d'une méfiance naturelle. Exigence de vérité et expérience de méfiance conditionnent le lien relationnel. Ces deux facteurs se croisent dans la rencontre de l'individu et de l'éthique, du Bien et du Mal, du Vrai et du Faux, du libre-arbitre, de la responsabilité individuelle et collective. Cette rencontre est à l'origine du lien relationnel. Le lien relationnel est d'abord la condition du *mieux-vivre* et du *bien-être*. L'exigence de *transparence* résulte directement de l'exigence de vérité et de l'expérience de méfiance. Elle conditionne donc indirectement le *mieux-vivre* et le *bien-être*.

Le socle du lien relationnel est partie intégrante du Bien commun. Il appartient à l'individu et à la collectivité de poursuivre sa construction, de même que d'éviter sa destruction en vue de l'édification du *mieux-vivre* et du *bien-être*. L'édification du lien relationnel comprend dans son architecture originelle le potentiel du lien à Dieu. Dieu s'entend ici comme *réponse ultime* au *besoin ultime* de sens. Le fondement du *besoin ultime* (qui se situe paradoxalement *au-delà* de tout besoin), de même la *réponse ultime* (qui se cache paradoxalement *au-delà* de toute réponse

possible), est la transparence de l'être dans ses attitudes de vie. L'exigence de *transparence*, est celle de *vérité*. L'exigence de vérité est celle de la *confiance*. L'exigence de la confiance est celle du *vivre-ensemble*, du *mieux-vivre* et du bien-être. Exigence de transparence et exigence de méfiance vont de pair et sont en tension, car l'expérience de confiance ou de vérité ne va pas sans l'expérience de méfiance. Car si la condition de la confiance est la mise en œuvre de la coopération, la confrontation n'en demeure pas moins une condition d'existence et même une condition d'évolution. Cette tension est le fondement de toute vie. Donc expérience de vérité et expérience de méfiance conditionnent dans leur tension le lien relationnel de l'homme, de son collectif de référence, de son réseau de partage et de son lien avec Dieu *réponse ultime* au *besoin ultime*.

La transparence, comme expérience ou moyen relationnel conditionne donc la confiance dans l'autre, la foi dans la personne, la collectivité, le réseau de partage et la Foi en Dieu. D'où cette Parole au fondement de tout relationnel : «Laissez venir à moi les petits enfants !» où les petits enfants ne sont pas uniquement les moins âgés des humains (les plus dans le besoin de coopération), mais également ceux qui sont le plus proche d'eux-mêmes, de leur vérité, en transparence, qui ont le plus lâché-prise dans le respect de l'autre et aussi de soi-même, qui sont le plus revenus à la transparence naturelle.

L'exigence de transparence est donc l'exigence de la vérité et la vérité s'exprime dans le relationnel.

Avec la postmodernité l'exigence de transparence se révèle de plus en plus manifeste et des progrès ne cessent d'être accomplis dans l'expression de la vérité. Parallèlement son instrumentalisation toujours plus sophistiquée devient systématique, même institutionnelle, jusqu'à déstabiliser la fonction relationnelle, miner le rapport de confiance, dénaturer la recherche de vérité, corrompre le lien relationnel, contourner par artifices technologiques et communicationnels l'exigence de vérité et l'expérience de méfiance. La méfiance s'installe et, devant l'impossibilité de définir la vérité, la colère de l'impuissance du lien de confiance monte jusqu'à créer les populismes et justifier les extrémismes. La confiance en la personne et dans la fonction est mise en cause.

3.7.3- Dignité. Généralités

La dignité - la dignité de la personne -, est peut-être la notion qui reflète le mieux l'espérance que chacun peut placer dans l'attente du lien relationnel. La dignité est ce qui fait de chacun un être libre d'être ce qu'il est, de le vivre dans ses actes et d'en témoigner. La dignité est l'ultime pré-carré de la personne dans lequel elle peut, elle doit pouvoir s'attendre à être respectée pour ce qu'elle est. La dignité est ce qui lui reste appartenir en propre une fois épuisés tous les droits qu'autrui peut exercer à son endroit. La notion de dignité est ambiguë car elle :

- désigne tantôt la forme, tantôt le contenu, tantôt l'un et l'autre
- répond des critères de sens communs délicats à expliciter sans en compromettre le sens
- développe une plasticité autour d'un noyau dur
- est relative jusqu'à un certain point dans le lien à l'autre

- est absolue, transcendante dans le rapport que chacun a avec l'autre et avec soi

3.7.4- Dignité. Etymologie. Définitions

Etymologie

- Latin *decet* : il convient
dignus : qui mérite, qui convient, qui est juste
digno : juger digne, convenable
dignitas : fait d'être digne, de mériter, mérite comme suite des qualités qui font qu'on en est digne ; charge d'une personne de haut rang, haut rang de charge
- Grec *ἄξιος* : qui entraîne par son poids, qui est de poids ; qui vaut, qui a valeur de, qui mérite, qui en vaut la peine, digne de
ἄξιá : prix, valeur, condition, opinion
ἄξιώ : juger digne ; croire juste
ἄξιόπιστος : digne de confiance
αξιοπρέπεια : dignité dans la Déclaration des Droits de l'Homme

Essais de définitions, selon :

- **l'étymologie :**

dignité est ce qui fait le poids de l'individu, soit sa consistance, sa structure, sa *verticalité* sur terre. Ce poids est celui de son *identité*, de ce qui le *distingue* et du monde et d'autrui. Ce poids est donc ce qui entraîne le respect. Ce poids est ce qui oblige à respecter et le monde et autrui dans la rectitude naturelle de ce qui est *juste, ou vrai, ou bon*. La notion de dignité apparaît comme étant historiquement centrale dans la recherche du *savoir-vivre* et du *savoir-être*. La notion de *dignité* présente ceci d'ambigu qu'elle tient à la fois de l'absolu et du relatif. Du relatif parce que la dignité se définit dans la tension relationnelle avec autrui. De l'absolu parce qu'elle définit la part inaltérable, indépendante, de chaque individu. Elle est à la fois un jugement de valeur qui porte sur ce qui est juste, vrai, bon, et qui échappe à tout jugement de valeur.

dignité est le socle de la construction humaniste selon la Déclaration universelle des droits de l'homme, dans laquelle sont énumérées les conditions de la dignité.

- **le dictionnaire :**

Sentiment de la valeur intrinsèque d'une personne ou d'une chose, et qui commande le respect d'autrui :²⁸

²⁸ Trésor de la langue française informatisé

UNIVERSITE POPULAIRE DE LAUSANNE
Darwinisme technico-financier californien

"Prérogative ou prestige inaliénables dont jouit une personne en raison de son comportement, ou qui sont attachés à une chose, et qui leur valent considération et respect ou y donnent droit."

"Attitude de respect de soi-même, fierté." par exemple : conserver sa dignité, manquer de dignité...

"Respect que mérite une catégorie d'êtres, de personnes." ²⁹

"Au sens philosophique et moral le fait que la personne humaine ne doit jamais être traitée comme un moyen, mais comme une force en soi." ³⁰

- **des citations :**

La dignité humaine est un absolu universel. Elle est donc identique pour tous :

Dieu ne fait pas acception des personnes³¹, car tous les hommes ont la même dignité de créature à son image et à sa ressemblance.^{32 33}

Ce qui fait la dignité de l'homme, c'est la conscience de sa finitude.

Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, puisqu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.³⁴

Par l'espace l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée je le comprends.³⁵

Essai de conclusion à ce stade. Notre *dignité* procède du fait que, dans la tension naturelle entre coopération et confrontation, nous ne pouvons faire l'impasse sur l'exigence vitale de vérité. Quitte à l'instrumentaliser, attitude bien entendu déviationniste par rapport à l'exigence de vérité. L'exigence de vérité est une attitude de vie qui tend au *mieux-vivre* et au *bien-être*. Toutes deux font partie de et contribuent à la quête du besoin ultime, de la réponse ultime. C'est le Vrai inatteignable, comme le Bon, le Juste, l'Etre, l'Eternel, qui motivent exigence de vérité et attitude de vie. Cette quête paradoxale dont l'objet reste hors de portée, se nourrit de la confiance en l'autre, pour certains en Dieu, pour tous en une Après finitude. *Mieux-vivre* et *bien-être* sont à la fois exigences et conditions de ce processus ou démarche de vie. Le partage et la reconnaissance mutuelle de cette exigence de vie et de son impossible réalisation définissent toute dignité humaine.

Le Vrai, qui est la réponse ultime à l'ultime besoin ou questionnement, ne peut être atteint ou accompli dans notre condition de finitude, et tout à la fois demeure une constante exigence de vie vers le *mieux-vivre* et le *bien-être* :

²⁹ Petit Robert

³⁰ Dans le Dictionnaire de l'Académie de 1932

³¹ Cf. Ac 10,34 ; Rm 2,11 ; Ga 2,6 ; Ep 6,9

³² Cf. Catéchisme de l'Eglise catholique, 1934

³³ in Compedium La doctrine social de l'Eglise, 2005. 144

³⁴ PASCAL blaise, Pensées, Paris, Editions Gallimard, 1954, p. 1157

³⁵ *Dito*

Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, et sommes incapables ni de certitude ni de bonheur.³⁶

3.7.5- Dignité. Une signification évolutive

Pour comprendre la signification du concept de dignité, il faut remonter son évolution dans l'histoire.

Par dignité on peut comprendre chez les Anciens Grecs, le poids de quelqu'un qui entraîne, comme par gravité naturelle, les autres à l'adhésion. Une force de gravité qui exprime la valeur qu'il représente. Une valeur qui va de soi parce qu'elle paraît juste et qu'elle le rend digne de confiance. Cette valeur est à la fois à prendre comme infiniment subjective en ce sens qu'elle dépasse la raison, et hautement plausible en ce sens qu'elle entraîne l'adhésion de l'opinion générale et des opinions individuelles. Une valeur que l'idéal olympique a tenté de régénérer.

Dans l'Ancienne Rome républicaine, on observe que la dignité s'intègre dans l'esprit juridique. Dignité en effet est à la fois la *charge publique* et le fait de son *incorporation* dans une personne donnée (charge) :

Dignité vient de *dignitas* : rang et autorité qui reviennent aux charges publiques, charges elles-mêmes (droit public). *Porta dignitatis* signifie l'accès aux charges.

La *dignitas* romaine se confond avec la personne qui ne la représente pas seulement, mais qui l'incorpore dans son essence. La personne devient la charge, elle incarne la dignité que la charge véhicule. En même temps la dignité relève de la personne "éternelle" de la République. Ainsi *dignitas* exprime le fait d'un rang et d'une charge politiques qui participent d'une étincelle qui dépasse la personne et le temporel, qui relève du *sacré*. La République est une notion abstraite, qui vit par elle-même, de par ses institutions. Elle est dans la transcendance par rapport à la personne, à la finitude. Ainsi les personnes qui participent à la République par leur rang et leur charge, participent-elles de cette étincelle du *sacré* qu'est la *dignitas*. Les personnes qui ont la *dignitas* sont devenues inaltérables, inviolables, incontestables : elles sont quelque chose de *sacré*, de l'absolu divin.

La République romaine dotée de ses charges, rangs et dignités, prenait à son compte l'étincelle de *sacré* ou d'absolu jusqu'ici dévolus à la divinité et à la royauté ou à la tyrannie. Le génie romain cependant, avec son goût de la conquête, de la justice et de la liberté, son talent organisationnel, ne pouvait se contenter d'une visée d'absolu qui libérerait l'institution républicaine et ses représentants de toute contingence humaine et les placerait hors tout contrôle par la chose publique. C'est pourquoi ils ont introduit dans le concept de *dignitas* une vision de nature politique, et l'ont fait évoluer dans un cadre de nature juridique. Ils évitaient ce faisant les abus de l'absolutisme et du personnalisme. Ainsi ont mûri les innovations lentes de la démocratie.

La notion de dignité a continué à évoluer au Moyen-Âge dans la perspective politique et juridique romaine, tout en recentrant son essence sur le sacré avec l'aide inédite de la *théologie*. Le concept a absorbé une nouvelle couche sédimentaire : la couche religieuse. Le lien s'est construit entre la *dignitas* et l'image divine que porte la créature. La flamme du *sacré* est devenue le *reflet divin*. La *dignité* a dès lors confirmé son statut absolu, car la flamme divine est transcendante, pour la part de transcendant incarné dans l'individu. La part relative demeure, puisque c'est dans le *face-à-face* avec autrui que se lit le reflet de la flamme sacrée. En quelque sorte la dignité est devenue

³⁶ Id. p .1158

UNIVERSITE POPULAIRE DE LAUSANNE
Darwinisme technico-financier californien

en partie abstraite par rapport à l'être, sans toutefois avoir conquis son indépendance comme c'était le cas dans la vision idéaliste de Platon :

Les canonistes médiévaux en ont tiré un système élaboré en intégrant le droit à la théologie (*de dignitate sacerdotum*). Il y a le concept du caractère perpétuel du pouvoir politique : *dignitas non moritur*, le roi ne meurt jamais (selon les mêmes auteurs il existe même un équivalent féminin à *dignitas : Venustas*)³⁷. "La dignité s'affranchit de son porteur et devient une personne fictive, une sorte de corps mystique adjoint au corps réel du magistrat ou de l'empereur, comme la personne divine double le corps humain du Christ."³⁸ Dignité et rang ou charge se confondent et se séparent. La première subsiste en l'absence du second, mais surtout le second peut s'incarner dans une *persona ficta*. C'est l'illustration de la problématique du prêtre ou du pasteur, qui, dans notre société, ont quasiment perdu la dignité de leur fonction, de sa qualité, suite à la banalisation des besoins. C'est l'une des formes d'obsolescence de l'offre religieuse.

La dignité poursuit sa vocation d'étincelle de l'absolu jusqu'à devenir quasi indépendante, soit une personne de fiction, une *persona ficta*. Elle vient néanmoins s'incarner dans un individu, ou bien une personne juridique. Elle a donc une existence propre ou absolue et contingente, à l'image du Seigneur, fût-il dieu ou roi-tyran. Elle connaît et développe dès lors ses propres lois :

Le comportement doit s'adapter à la charge. La morale intégrale, modèle juridique de la dignité, et le rang doivent respecter la *persona ficta*. "Digne est la personne qui, fût-elle privée de sa dignité publique, se comporte en tout comme si elle en possédait une."³⁹

La *dignité* a donc aussi une valeur en soi, soit une valeur absente de toute incarnation. Elle existe en-dehors de toute contingence, comme dans l'absolu. C'est le reste de l'étincelle divine en l'homme créé à l'image du Créateur. Une étincelle d'absolu qui ne peut être détruit, qui transcende toute contingence, qui éclairera quoi qu'il arrive le débat sur le Bien et le Mal et le jugement responsable :

On se conforme dès lors à une *dignité* absente. "*Dignitatem amittere ou servare*, qui indiquaient la perte ou le renouvellement d'une charge signifient désormais le fait d'abandonner ou de conserver sa dignité, sacrifier ou sauver, sinon un rang, du moins son apparence."⁴⁰

Cette expérience de dignité pratique au cours des siècles se réfère donc à quelque chose de sacré, de transcendant et c'est ce quelque chose qui est à l'origine de la tentative nazie d'annihilation. C'est à la racine de la dignité humaine, soit dans son logiciel de parole révélée, de parole qui dépasse l'homme et qui définit sa dignité d'être unique, que cette tentative s'est prise.

L'expérience nazie des camps de concentration revient, par exemple selon des témoins comme Primo Lévi ou des philosophes comme Giorgio Agamben, à une tentative idéologique de systématiser la production d'êtres humains qui sont privés de dignité. Le langage des camps de concentration désigne sous le terme de «Musulman» des êtres arrivés à un tel degré de délabrement qu'ils sont traités par tous, et qu'ils se traitent entre eux, comme s'ils n'avaient plus rien d'humains, donc de dignité et que cela n'a pas d'importance. Ce sont des prisonniers qui sont parvenus à cet ultime degré où le désespoir et donc l'espérance n'ont plus de possibilité d'être à

³⁷ *Venustas* : féminité (note de l'auteur)

³⁸ PASCAL, p.71

³⁹ BRANDT *ibid.* p. 72.

⁴⁰ *Ibid.* p.73.

telle enseigne qu'ils l'admettent sans autre comme étant une chose naturelle et que leurs co-prisonniers n'ont plus d'égard pour eux ni n'en ressentent le besoin ni le remords. Privés de leur dignité devenue absente d'eux-mêmes et de tout face-à-face, affamés, ils peuvent se laisser aller et n'ont plus que quelques jours à vivre. La production de ces êtres (pour reprendre es termes de la théorie de Goebbels) correspond à une approche idéologique montée avec une ingéniosité académique, systématisée avec une rigueur industrielle, volontariste au sens que la volonté de puissance peut tout, qui transforme ces êtres humains en produits du nazisme dans la ligne nietzschéenne de l'*Untermensch*, l'être qui ressortit à une espèce inférieure :

Pour les Nazis, priver le Juif de sa condition juridique (*entwürdig*) revenait à le priver de sa dignité d'homme, de son humanité. Il leur était possible de se substituer au créateur, par inversion créatrice.

3.7.6- Dignité. Conclusion

La notion de *dignitas* aujourd'hui rapportée à l'individu demeure un composite de ses différentes sédimentations historiques : le *sacré* en ce sens qu'elle a quelque chose d'absolu, d'inaltérable, d'inviolable qui à la fois dépend du relationnel et le dépasse, le *politique* en ce sens qu'elle a quelque chose de l'institution qu'elle représente et qui la définit, le *juridique* en ce sens que le droit en définit le caractère et les limites, le religieux en ce sens qu'elle incarne le reflet du Seigneur (autrefois le seigneur-roi-tyran) en sa créature (en ses dignitaires). La notion demeure ambiguë du fait qu'aucune de ces références ne la définit entièrement.

La *dignité*, à l'heure du *Darwinisme technico-financier californien*, se présente comme l'ultime rempart contre la démobilisation de l'être humain en tant que personne douée du sens du Bien et du Mal, soit d'une conscience et d'un libre-arbitre, et d'une propension au Vrai, au Bien, au Beau, et qui est doté d'une *préoccupation ultime*. Le problème tient dans le fait que l'architecture de cet ultime rempart se présente sous des contours flous avec des maçonneries de nature différente.

La dignité est l'ultime ligne de défense et aussi d'évolution telle que définie dans l'espace et le temps judéo-gréco-romano-chrétien à l'instant de la disruption du *Darwinisme technico-financier californien*

3.7.7- Transparence - Dignité

La tension entre les pôles *transparence* et *dignité* dessine une ligne de crête dont la sinuosité et l'horizon de visée, entrés en crise manifeste en 2007- 2008, depuis la flambée du *Darwinisme technico-financier californien* connaissent à présent une phase disruptive.

Autour du pôle *transparence* oscillent les principes contradictoires de vérité aux fins de *mieux-vivre* et de *mieux-être*, et de l'instrumentalisation de cette même vérité aux fins de pouvoir. La communication sur le net, par exemple selon l'approche dite des *fake-news*, à travers les réseaux des tweets, au motif de la transparence, qui vaut en soi vérité et donc honnêteté, démocratie et donc liberté, égalité et respect mutuel, tronque ces valeurs systématiquement dans l'emportement des poussées instinctives de l'*ubris* collective. Au point qu'il ne reste à la fin du jour ou de la nuit qu'une caricature du vrai, du beau, du bon, en bref un fac-similé des valeurs qui conduisent au *mieux-vivre* et au *mieux-être*.

Quant à la dignité, le rempart d'ultime espérance face à la finitude, au besoin ultime, qu'elle a incarné après des siècles d'une douloureuse construction, vole en éclats sous la poussée du *Darwinisme technico-financier californien*.

En conclusion la ligne de crête qui sillonne entre les deux valeurs de *transparence* et de *dignité* ne conduit plus en ligne droite vers l'horizon bien cadré du Vrai, du Bon, qui, sur un fondement de confiance et de coopération, mène au *bien-vivre* et au *bien-être*. Au contraire, la dynamique de tension entre ces deux pôles connaît une phase de *disruption* qui ébranle l'ultime ligne de défense de ce qui fait la dignité de l'homme. La tension entre dignité et transparence est l'exigence de la relation de confiance qui tend vers le Vrai, du Juste, du Bon, du Beau, le sens de la finitude et du questionnement ultime et qui cadre avec le schéma évolutionniste darwinien naturel.

3.8- *Big data* et démocratie

3.8.1 *Big data*. Définition

Le *Big data* est le réservoir des données publiques et privées qui circulent en permanence et de manière non-réglémentée sur l'ensemble du réseau (la *toile* ou le *net*) des utilisateurs (personnes, collectivités, objets) qui lui sont connectés. Le réservoir du *Big data* est plastique (liquide) en ce sens qu'il ne connaît aucune frontière politique, éthique, juridique, ni quasiment de limite technique puisqu'il la repousse sans cesse. Il occupe un espace mouvant qui sublime les données individuelles ou unitaires en les découplant de leur contexte, jusqu'à donner l'illusion d'une réalité différente et d'un possible hors de portée, ou hors finitude.

Le stockage porte sur les *données* et sur les *connexions* ou les utilisateurs. Il est structuré par le processus dit *cloud computing* dans des *data center* d'une ingénierie efficace et peu coûteuse. Les sésames d'accès aux *data center* sont de nature hautement technologique et leur confection polarise les cerveaux les plus pointus et les moyens les plus considérables dans la recherche et le développement, les déviant des tâches naturelles.

3.8.2 *Big data*. Enjeux

- **Enjeu technologique.** La nature du sésame au *Big data* donne prise à une compétition effrénée qui engage les cerveaux les plus pointus parmi les ingénieurs. L'enjeu porte sur la polarisation de la recherche et du développement. Le sésame développe une synapse : sa fonction n'est pas seulement l'ouverture, le passage, le transport mais également la sélection par les algorithmes. Les algorithmes sont des enchaînements automatiques de calculs qui, sur la base de collections de données individuelles multiples font découvrir ou répondent à des besoins d'ensemble. Leur traitement peut déboucher sur des effets pervers au sens d'une perte de cadrage institutionnel, voire de maîtrise technique. Ce sont dès lors les limites des conditions de dignité et de finitude qui seraient franchies.

Le fait de la polarisation se traduit par une concentration à effet en général délétère à la fois pour les autres domaines à potentiel et à exigence, et aussi pour le domaine visé, du fait d'une course-poursuite dont l'accélération distancie les résultats du besoin réel et de la réalité de manière exponentielle et à la limite disruptive. L'enjeu technologique est double :

blocage de la redistribution et de la répartition des ressources technologiques concentrées dans la recherche et le développement du traitement des données

UNIVERSITE POPULAIRE DE LAUSANNE
Darwinisme technico-financier californien

libre-cours à la capacité de déborder sans cesse la dernière avancée qui devient un but en soi

- **Enjeu financier.** Il est double :
 - l'enjeu technologique aspire de manière exponentielle des ressources financières dont il prive les besoins autres tout en multipliant les besoins artificiellement
 - le gain financier devient un objectif en soi qui se détache du besoin économique
- **Enjeu politique.** Les ressources technologiques et financières débordent le cadre étatique par leur ampleur et par leur vitesse de développement. L'enjeu politique est la maîtrise du contre-pouvoir technico-financier dont la plasticité développe une tendance chaotique
- **Enjeu éthique.** La nature plastique du *Big data* et du *net* efface tout potentiel éthique ou structuré dans la négation du face-à-face individuel ou collectif. L'enjeu éthique est le consensus mou sur l'absence d'éthique
- **Enjeu social.** L'enjeu social est double :
 - la fin programmée du partage universel des valeurs, de la coopération, de la réciprocité et de la montée générale du *mieux-vivre* et du *bien-être*
 - la pandémie des systèmes corrompeurs et des emprises dominatrices
- **Enjeu pour la dignité humaine.** La dignité humaine implique un traitement respectueux des données les plus intimes et de l'individu et des collectivités. La sublimation des données et des connexions a pour double effet de les mettre hors de portée et hors de contrôle des acteurs concernés, et de les rendre accessibles à des manipulations de toute nature. La dignité devient relative, soit dépendante. La dignité est l'ultime ligne de défense et aussi d'évolution telle que définie dans l'espace et le temps judéo-gréco-romano-chrétien à l'instant de la disruption du *Darwinisme technico-financier californien*
- **Enjeu économique.** L'enjeu économique est le parèdre de l'enjeu financier : l'investissement financier dans la technologie du *cloud* poursuivant en toute priorité son propre but, il vampirise la substance économique. Les effets du *darwinisme technico-financier californien* donnent un spectacle universel de feu d'artifice trompeur qui se déploie à court terme et qui est destiné à retomber en poussière s'il n'est pas pris en relai par l'économie
- **Enjeu philosophique.** L'enjeu philosophique présente deux couches segmentaires :
 - le *mieux-vivre* et le *bien-être* selon les valeurs *judéo-gréco-romano-chrétiennes*
 - l'identité humaine et la gestion de sa finitude ou de sa précarité

En conclusion l'enjeu global est la survie de la dignité humaine dans sa construction *judéo-gréco-romano-chrétienne*.

3.8.3 Démocratie. Définition

La démocratie est l'expérience la plus élaborée de la maîtrise du destin humain dans le cadre des valeurs *judéo-gréco-romano-chrétiennes* dans l'ambition du mieux-vivre et du bien-être. Cela ne signifie aucunement que le système soit parfait, ni que sa loi ou sa vérité soient applicables inconditionnellement dans n'importe quel autre cadre culturel de valeurs. Le système est donc perfectible et non transposable en soi. En d'autres termes il n'est pas une vérité universelle qui s'appliquerait sans que soient remplies les conditions de confiance et de respect mutuels nécessaires à l'égalité des chances et à la solidarité sociale. En outre le système connaît des applications différentes en fonction des différentes cultures démocratiques elles-mêmes.

La démocratie est bien entendu l'expression de la souveraineté du peuple. Elle est la forme de société politique qui permet à chacun de ses membres de vivre libre, responsable et respectueux des autres dans l'ambition partagée du *mieux-vivre* et du *bien-être* individuels et collectifs, soit de l'épanouissement personnel. Libre de ses pensées ainsi que de ses actes, responsable de son propre développement de vie ainsi que des incidences sur autrui, respectueux de sa propre dignité comme de celle d'autrui. La démocratie, qui est inscrite dans l'évolution du Peuple de la Bible jusqu'à l'accomplissement de la liberté et de la responsabilité individuelles dans le Nouveau Testament, exprime la plus élaborée des expériences comme des attentes d'un *vivre-ensemble* dans la perspective du Vrai, du Juste, du Beau, du Bon, du sens sublimé de la finitude. Elle est le produit et l'espoir de l'évolution.

3.8.4 Démocratie. Enjeux

En tant que système la démocratie est la rencontre constructive, sous la forme d'une dynamique de compromis et consensus, d'intérêts individuels et collectifs sur le long terme. Elle implique l'élaboration d'un pacte politico-social reposant sur la foi et la confiance dans l'autre et dans le collectif. L'enjeu démocratique est l'acceptation commune de valeurs qui définissent le Vrai, le Bon, le Juste, dans l'idéal de l'émancipation dans le *mieux-vivre* et le *bien-être* individuels.

La dynamique du *darwinisme technico-financier californien* met en cause l'enjeu démocratique pour les raisons évoquées plus haut. Elle met en jeu, avec notre identité individuelle et collective, notre dignité en faisant l'impasse glissante sur la liberté, l'éthique et le libre-arbitre.

Mettre en jeu ne signifie pas la mort de la démocratie, mais le fait qu'est atteinte cette phase disruptive qui peut aussi bien déboucher sur sa mort par instrumentalisation, que sa régénérescence par changement de paradigme. La mort par instrumentalisation est la prise de pouvoir du *darwinisme technico-financier californien* et sa régénérescence est la coopération mondiale dans l'utilisation du *Big data* et du *Net* dans le but d'étendre universellement une forme de démocratie qui ne relève plus nécessairement de l'Etat-nation.

3.8.5- *Big data* et démocratie

La tension entre les pôles *Big data-Net* et *démocratie* dessine une ligne de crête dont la sinuosité et l'horizon de visée ont entamé la courbe dangereuse qui tend à s'éloigner de la démocratie et à se rapprocher du *Big data*, du *Net* et de leurs investisseurs (qui se confondent en partie avec leurs concepteurs) développés comme système souverain mondial.

La polarisation des ressources technologiques et financières, la dynamisation de la recherche et du développement sur ce pôle, couplées avec le communicationnel provoquent une crise de démocratie qui ouvre sur l'option disruptive alternative suivante :

- l'amélioration qualitative et l'expansion quantitative du système démocratique avec ses valeurs au plan mondial
- le contournement des valeurs et contraintes du système démocratique et l'épanouissement des systèmes autocrates

Plus que jamais démocratie et autocratie sont placés en phase de concurrence immédiate et décisive. L'horizon de visée n'est rien moins que au final la dignité humaine dans l'approche *judéo-gréco-romano-chrétienne*, et avec elle le but du *mieux-vivre* et du *bien-être*.

3.8.6- Conclusion et ouverture

Le fait de la sublimation des données, des connexions, des acteurs et de leur traitement dans le *cloud* confère au tout une sorte de vertu supérieure. Faut être endiguée par des principes naturels de bon sens ou de sens commun, des règles éthiques ou des contraintes de dignité, ou de viser le Bien commun, cette sorte de vertu présente le risque d'échapper à toute maîtrise. Elle ouvre à une certaine transcendance par rapport à la matérialité bloquante des contingences présentes en matières culturelle, politique, sociale, économique. Elle est susceptible de renforcer et de répandre, ou bien au contraire de circonscrire et d'oblitérer toute singularité au plan de la personne et toute universalité au plan de la culture judéo-gréco-romano-chrétienne.

Les exigences démocratiques constituent le contrepoids de cette évolution dans le sens du renforcement et de l'expansion de cette culture. Le *Big data* et le *Net* offrent un formidable outil pour le renforcement et l'expansion de la démocratie, à la condition que celle-ci évolue dans le sens d'une prise de responsabilité sur le long terme dans l'optique du *mieux-vivre* et du *bien-être*.

Cette ligne de crête se profile selon la classique tension qui corrèle les *Prométhée* et les *Epiméthée*, avec d'un côté l'*ubris* de la *disruption* possible et de l'autre la *conversion* nécessaire de la *crise*. *Disruption* et *crise* sont porteuses d'avenir comme elles peuvent s'avérer mortelles, nous l'avons déjà évoqué.

3.9- Coopération et confrontation

3.9.1- Coopération. Définitions

La coopération en général est le choix individuel et collectif d'un comportement qui porte les promesses d'un mieux-vivre et d'un bien-être dont l'accomplissement est plus efficient ou pertinent que la confrontation. La coopération repose sur la confiance bien cadrée et met en œuvre les qualités de l'alliance. Elle est partie intégrante de l'évolution en général, de même que la confrontation. La seconde vise à l'élimination de l'inutile et de son coût, La première vise à la plus-value de la complémentarité.

La *coopération* en matière d'économie politique est l'idée que le libre-échange, au contraire du protectionnisme, induit une dynamique autoporteuse qui bénéficie à l'ensemble des partenaires. La politique de coopération a été décidée avec les Accords de Breton Woods en 1944 dans le but de construire les éléments constitutifs d'une paix mondiale durable.

La politique de *coopération* repose sur trois facteurs-clés :

- clause de la *nation la plus favorisée* : l'accord porte sur le fait que chaque partenaire accorde aux autres le traitement le plus favorable qu'il accorde à l'un d'eux. Exemple : les droits de douane.
- clause du *traitement national* : l'accord porte sur le fait que le traitement appliqué dans la juridiction d'un Etat-membre doit être appliqué aux autres, y compris aux représentantes des autre Etats à l'intérieur de cet Etat.
- de *réciprocité*⁴¹ : elle n'est pas définie en pratique et n'est pas mentionnée dans les accords de l'OMC (anciennement GATT). Si la doctrine admet de parler d'échanges de bénéfiques ou de concessions, on peut considérer qu'il y a réciprocité dès lors qu'il y a échanges voulus et reconnus en pratique, ceux-ci pouvant être bénéfiques ou néfastes et pas nécessairement mesurables et que la réciprocité est pratiquée comme une obligation.

On parle de réciprocité spécifique dès lors que

la structure interactive dans laquelle les termes de l'échange entre partenaires donnés sont de valeur équivalente et procèdent selon une séquence définie.⁴²

On parle de réciprocité diffuse dès lors que

la réaction porte sur des domaines étrangers ou sans lien avec ceux dans lesquels évolue l'action.⁴³

3.9.2- Confrontation. Définition

Alors que *confrontation* signifie en français comparer, mettre en report d'équivalence, par politique de confrontation, on reprend de l'anglais l'idée d'une *systématique d'affrontement* direct, en face-à-face, qui est le contraire du dialogue et de la coopération.

Cette politique a été celle de la guerre froide par exemple.

3.9.3- Coopération et confrontation

La tension entre les pôles *coopération* et *confrontation* dessine une ligne de crête dont la sinuosité et l'horizon de visée ont entamé une courbe qui tend aujourd'hui à s'écarter de l'horizon de la paix par le développement et par le libre-échange.

Depuis la crise de 2007 - 2008 la politique de *coopération* est apparue clairement mise en berne par l'ensemble des partenaires immédiatement concernés par la crise, à savoir les Occidentaux. La politique de *coopération* en effet s'est d'une part réduite à la politique des banques centrales dite du *Quantitative Easing*. Elle s'est d'autre part heurtée à l'approche nationaliste des USA et régionaliste de l'UE. Entre les deux banques centrales, le décalage temporel de la mise en œuvre de ces politiques a démontré la cassure de la coopération. Depuis 1994 et l'*Uruguay-Round* plus

⁴¹ Cf. BRANDT Jean-Marie, *Les atouts de la Suisse face à l'Europe*, Lausanne, Editions Favre SA, 1990 (thèse de doctorat)

⁴² Dito p. 37

⁴³ Dito p. 38

aucun accord multilatéral n'a été conclu définitivement. Seule l'entrée de la Chine en 2001 a été un facteur déterminant de coopération. Les tentatives du président Obama de désincarcérer la coopération des accords traditionnels reposant sur les facteurs-clés ci-dessus ont fait long feu. Ainsi en va-t-il de l'*Accord de Partenariat Trans-pacifique* et du *Partenariat transatlantique de commerce et d'investissement*, comme de la *Cop 21*.

Le règlement des différends bancaires suite à la crise de 2007 - 2008 s'est déroulé de manière unilatérale en faveur des USA en passant par la voie du compromis extra-judiciaire en court-circuitant la voie judiciaire. Les idéaux de vérité et de justice ont été bafoués dans l'intérêt prioritaire des USA, mais aussi du système financier.

Les conséquences en matière fiscale, notamment l'échange automatique des données, démontre que la volonté de coopération n'est qu'un prétexte pour faire mieux valoir la puissance américaine. Il n'est en effet, comme nous l'avons déjà évoqué, aucune notion de *réciprocité* dans ce suivi. Il en va de même pour la construction législative et prudentielle destinée à l'origine à renforcer le tissu bancaire occidental. Il en va de même des politiques fiscales, en particulier avec la persistance, voire la montée dans certains cas, des spécialités ou des faveurs fiscales.

La finance internationale par le fait de sa mondialisation et celui de sa déréglementation ne suit plus aucun schéma de coopération, ni d'obligation de réciprocité. Le leadership que prend ce phénomène par rapport à l'économie et par rapport au politique fait avorter les tendances, s'il en est de cadrage coopératif et fait traire toute velléité de *réciprocité*. Il n'est plus de clause de la *nation la plus favorisée*, et il n'y en que pour le *traitement national*.

3.9.4- Conclusion. Ouverture

Le *Darwinisme technico-financier californien*, par la combinaison de la technologie, de la communication et de la finance, dans l'espace laissé libre par la crise de 2007 - 2008, sublime toute *coopération* et construit le monde disruptif du néolibéralisme dans lequel la *réciprocité* n'a plus cours et la mécanique de la *coopération* (qui a construit le monde de l'Après-guerre) est enrayée.

L'horizon de notre nouvelle ligne de crête entre *coopération* - *confrontation* n'est plus nécessairement le développement équilibré de l'humanité. La prétention de la course à la fois au plus puissant et au plus eugénique pointe sur l'horizon d'une humanité stéréotypée selon des principes d'un *mieux vivre* élitaire en rupture avec les valeurs universelles et le *bien-être*.

Cette ligne de crête est celle de tous les dangers car son cheminement fait courir le risque d'une *confrontation* qui bannit définitivement toute perspective de développement partagé et à terme d'une humanité conditionnée par le face-à-face éthique. Avec pour conséquence la mainmise d'une oligarchie technologique et financière sur le reste du monde et la création d'une espèce humaine hybride qui dénie, refuse ou fausse le rapport à la finitude. L'espérance de vie au sens du *mieux-vivre* et du *bien-être*, à celui de la préoccupation ultime, ne prospère pas dans la *confrontation*, mais dans la *coopération*. La *confrontation*, par elle seule, est la désespérance de vie, l'absence de confiance, l'absence d'alliance, l'absence de foi en l'autre, l'absence de Foi tout court. Il s'agit d'une disruption possible sur le chemin de l'évolution naturelle, spirituelle, culturelle qui tend vers le rapport à l'autre, le rapport de confiance, ou le rapport de Foi, dans la recherche de la complémentarité.

Le *Darwinisme technico-financier californien* conduit à une disruption de la tension évolutive entre confrontation et coopération en éliminant la coopération en laissant le champ libre à la confrontation.

3.10- Chômage et société

3.10.1- Appréciation générale

Notre but n'est pas ici de dresser la carte quantitative du chômage, mais de tenter une appréciation générale des grandes tendances qui se déclarent depuis la crise de 2007- 2008, dans l'idée de définir la ligne de crête qui se profile entre l'évolution du chômage et l'acquis sociétal de l'Après-guerre. Notre horizon de cheminement est, pour mémoire, le plein emploi puisque le travail est l'une des conditions de la dignité de l'homme. En outre, toujours pour mémoire, le plein emploi, même avec une marge de chômage dit structurel, est la condition du *mieux-vivre* et du *bien-être* tels que conçus et expérimentés dans les sociétés d'Après-guerre.

La crise de 2007 - 2008, une fois de plus, nous l'avons maintes fois relevé, se révèle un instrument de lecture d'une crise profonde, celle de nos valeurs et elle aboutit, faute d'*aggiornamento* adéquat, à un état de *disruption*. Quelle est la part de ce constat dans l'analyse du chômage ?

La première conséquence de la crise de 2007 - 2008 a été d'ordre quantitatif en ce sens qu'elle a multiplié par deux le nombre de chômeurs en Occident. Les mesures prises ont été d'ordre quantitatif (*Quantitative Easing*). Ces mesures ont permis de stabiliser la situation, soit de permettre l'apaisement de l'inflammation, sans renverser la tendance qualitative ou entreprendre de guérir le mal qui s'installait. Depuis lors le chômage a baissé de plus de moitié aux USA (11 à 3.7 %), et il commence à baisser gentiment l'UE (10 à 9.6%) dans l'UE. Le différentiel, nous l'avons déjà également relevé, vient de la sensibilité, des moyens et des attitudes politiques des USA et de l'UE.

La classe politique aux USA et dans l'UE ne se remet pas en question, ne procède pas à un état des lieux d'ordre qualitatif à long terme, et laisse les banques centrales gérer souverainement, à leur place la crise, en se contentant jusqu'à aujourd'hui d'attendre le retour de la croissance et du plein emploi. La croyance dans les vertus absolues de la loi libérale de la croissance est en effet une question de foi et, pour les élus, de survie politique. Quitte à oser sans la moindre apparence de questionnement la contradiction entre la foi dans l'ultra-libéralisme et l'interventionnisme massif, systématique et prolongé des banques centrales et des Etats. La satisfaction affichée universellement et l'indifférence des non-chômeurs en général ont pour effet de voiler non seulement les conséquences structurelles (qualitatives à long terme) de la *crise* mais également le long glissement de la crise vers la *disruption*. L'état réel (qualitatif) du chômage et de l'emploi est le reflet indiscutable de ce glissement. L'analyse de ce phénomène inédit qui met en question l'ordre sociétal et politique de l'Après-guerre et qui laisse l'espace et le temps largement ouvert au *Darwinisme technico-financier californien* nécessite de définir le cadre de la crise et d'énumérer quelques-uns de principaux principes qu'elle met en jeu par son glissement vers la disruption.

a- Le nœud gordien de la crise

Les conséquences structurelles (qualitatives) de la crise se lisent en creux, dans le fait de l'absence systématique d'une information politique adaptée à l'état de crise et aux mutations qu'elle a entamées. Cet aporie a pour conséquence que l'information est devenue impropre au diagnostic et à la thérapie du mal. Elle laisse le champ libre à son instrumentalisation et a notamment pour

effet pervers de profiter et renforcer la pandémie du *politiquement correct* qui se nourrit de l'état de *banalisation* des valeurs et qui l'aggrave. Tel est le nœud gordien de la crise. Ce nœud étouffe toute velléité de considérer le chômage comme un état autre que passager dans ses pics et structurel dans sa moyenne. Il en va de même pour les conséquences du chômage aux plans individuel de la dignité humaine et collectif du rapport à l'autre. A cet effet sur le chômage s'ajoute celui de la dégradation générale de l'emploi et de sa qualité. Il est devenu inadéquat de faire l'impasse sur les catégories de chômeurs en lien avec l'emploi pour comprendre la situation et entamer une thérapie. Il est devenu irresponsable de faire l'impasse sur les principes de fonctionnement de notre société qui semblaient tellement aller de soi qu'il n'était pas politiquement correct d'en examiner le devenir dans le cadre de la crise et encore moins de la disruption qui lui succède.

Nous proposons ci-après les catégories de chômeurs dont la particularité est d'influencer directement nos principes de société. Puis nous évoquons lesdits principes.

b- Catégories de chômeurs

- longue durée (période de chômage excède la période d'indemnités de chômage) :
 - non-cadres : chances faibles de retrouver un emploi, diminuant lentement par perte d'habitude et réciprocité employeurs-chômeurs dans le conformisme identitaire (le chômeur se conforme à son étiquette, les employeurs et la société de même). Point de non-retour évitable. Facteurs-clés : capacité d'adaptation en général et d'acceptation de la précarisation du travail en particulier
 - cadres moyens : chances soutenues de retrouver un emploi, diminuant rapidement par perte de culture (responsabilité, initiative, audace), de réseau professionnel et social, jusqu'à point de non-retour. Facteurs-clés : formation, abnégation, réseautage, confiance en soi, acceptation de la précarisation
 - cadres supérieurs : chances fortes de retrouver un emploi si patience et stables à moyen terme par culture d'autonomie, point de non-retour éloigné. Facteurs-clés : le temps, la patience, le réseau, la négociation
 - jeunes (jamais employés) : chances restreintes de trouver un emploi, diminuant avec le temps jusqu'au point de non-retour. Facteurs-clés : souplesse culturelle et domiciliaire, combativité, indépendance, modestie, débrouillardise, capacités mains-nues, formation (priorité : langues), acceptation précarisation

c- Principes de société

Le chômage de longue durée, toutes catégories, pose une série de problèmes que ni le politique, ni la société ne sont préparés à aborder, encore moins à soigner. Cet état d'aporie qui s'installe sur le long terme est l'une des caractéristiques de la crise de 2007 - 2008, en particulier de la *disruption* qui lui succède. Un tel état des lieux met en question les *principes* qui structurent notre société et lui permettent de fonctionner (à commencer par les sociétés européennes, mais également l'américaine) et que nous croyions définitivement remplis. Il s'agit de principes qui,

UNIVERSITE POPULAIRE DE LAUSANNE
Darwinisme technico-financier californien

selon la définition⁴⁴, sont les «causes agissantes» de l'équilibre instable dont les tensions font vivre notre société et lui permettent d'évoluer vers le *mieux-vivre* et le *bien-être* par temps calme comme par temps de crise. Aboutissement de la culture *judéo-gréco-romano-chrétienne*, ces principes conditionnent une série d'équilibres sociétaux bien rôdés avec le temps et les crises. Mentionnons les principes en question :

- le principe de *solidarité*. Le principe de solidarité est à la base de la construction de nos équilibres sociétaux. L'ensemble de ces équilibres est mis en question par la *crise* et menacés d'abrogation par la *disruption* :

redistribution entre riches et pauvres

soins assurés entre bien et mal portants

réciprocité intergénérationnelle

complémentarité (et non pas de la fictive égalité) conjugale et familiale

complémentarité et consensus dynamique employeur-employé

relation bénéficiaire-caisses de pension et assurances

mentalité associative, tolérante et consensuelle

relation éthique et de confiance avec de la compassion de la charité, de la miséricorde

- le principe *démocratique*. Ce principe fonde l'équilibre entre les individus et le collectif qui les regroupe. Le chômage de longue durée, en soi, n'interfère pas sur le principe démocratique. Les chômeurs détiennent les mêmes droits politiques que les non-chômeurs. Or les misères qu'il comporte, la frustration sans cesse renouvelée, le sentiment exacerbé d'impuissance et d'injustice, l'ostracisme social et souvent familial, le découragement mêlé de rage, de rancune, de haine sont les terreaux du populisme et du radicalisme de toutes espèces. L'instrumentalisation de cette évolution représente un danger direct pour la démocratie : l'histoire, comme l'actualité le démontrent. L'équilibre démocratique est menacé indirectement par le chômage de longue durée.
- le principe de *dignité*. Ce principe pose comme fondement de la vie humaine le respect de l'autre dans sa différence, la pratique de la complémentarité et le droit pour tous au *mieux-vivre* et au *bien-être*. C'est par définition l'équilibre éthique, condition du face-à-face humain et au-delà de l'humain. Quoi que l'on dise ou veuille croire ou faire croire parce qu'il est politiquement correct d'évacuer de la rhétorique et de la pensée quotidiennes ce genre de réflexion, le chômage de longue durée présente ceci d'analogique avec le péché originel, qu'il est identifié

⁴⁴ Cf. Petit Robert

UNIVERSITE POPULAIRE DE LAUSANNE
Darwinisme technico-financier californien

par la société autant comme responsabilité diffuse et générale ou encore du système, que comme responsabilité individuelle. La dignité du chômeur de longue durée s'en ressent directement, autant par pression de l'intéressé lui-même que par pression sociale. Notre conception du Bien commun implique que chaque individu a droit au travail, pour la bonne raison qu'il y trouve sa *dignité*. L'équilibre éthique est mis en question dans la crise et menacé par la disruption.

- Le principe de *responsabilité*. L'un des acquis identitaires de la culture *judéo-gréco-romano-chrétienne*, à savoir les responsabilités individuelle et collective, avec leur rapport de l'une à l'autre, sont mis en cause dans la *crise* et menacés par la *disruption*. En effet le destin socio-économique du chômeur de longue durée n'est plus considéré aujourd'hui comme relevant de la responsabilité de quiconque. Les chômeurs dits structurels entrent dans la norme reconnue. Les autres chômeurs (la frontière floue varie en fonction des urgences politiques et des théories du moment) de longue durée et les jeunes doivent attendre le retour de la croissance. Personne n'est responsable. Mieux : l'Etat engage des formations de recyclage. Allons-nous faire des chômeurs des irresponsables à placer sous tutelle, allons-nous décréter des programmes de réinsertion coercitifs ? Le principe de responsabilité est absent de la réflexion. Cette absence est criante de même dans le phénomène de la précarisation des conditions de travail qui se généralise et donc des conditions de vie, soit du *mieux-vivre* et du *bien-être*. Cette tendance est caractéristique du fait que les repères habituels sont dépassés et deviennent irrattrapables. C'est le propre de la *disruption*. Le principe responsabilité fonde le rôle de chacun dans l'équilibre sociétal qui est le nôtre.
- Le principe de *liberté*. Ce principe se pose dans l'immédiate foulée de celui de responsabilité. Il est, au fondement de notre équilibre sociétal l'alter-ego du principe de responsabilité dans le sens que la liberté s'arrête où commence la responsabilité de l'autre, pour soi et pour l'autre. Avec lui est en cause la vision de l'économie de marché, ou de l'économie libérale et de la culture qui lui est associée. Le chômeur de longue durée, le jeune chômeur sont-ils libres de le rester, ou simplement de l'être, ou bien de travailler ? La réponse est *non*. D'un autre côté, leur partenaire social ou économique, fût-il un individu ou un collectif, doit-il respecter le principe de liberté en n'intervenant, en laissant leur destin dérouler sa pelote dans le marché ? Le principe de liberté et son fondement à l'équilibre sociétal sont mis en cause dans la crise et menacé dans la disruption.
- Le principe de *croissance*. L'équilibre de l'univers, comme celui de notre société nécessitent la croissance continue. Le débat, face au phénomène du chômage de longue durée et des jeunes doit impérativement quitter les arcanes de l'idéologie pour retrouver les assises du pragmatisme, mais sans oublier les valeurs *judéo-gréco-romano-chrétiennes*. La ligne de crête à définir chemine entre croissance *quantitative* et croissance *qualitative*, avec la priorité de la croissance qualitative qui comprend entre autres l'écologie. Le principe de croissance ne peut raisonnablement être mis en cause au vu de l'évolution de l'univers, mais il peut et doit être mis en cause dans l'équilibre entre quantité et qualité. A l'image de l'évolution perceptible de l'univers. L'équilibre écologique de la Planète,

UNIVERSITE POPULAIRE DE LAUSANNE
Darwinisme technico-financier californien

l'équilibre de survie de l'espèce humaine et peut-être de toute vie de la classe des mammifères sont mis question dans la crise et menacés par la disruption.

- En conclusion, ce sont le chômage de longue durée dont celui des jeunes qui sont le phénomène le plus marquant à tous points de vue depuis la crise de 2007 - 2008. Ils se sont en effet installés de manière structurelle et ils mettent en question l'approche politique, l'acquis de notre maison sociétale ou en d'autres termes notre économie au sens de la gestion et des perspectives d'avenir qu'elle présente pour notre famille *judéo-gréco-romano-chrétienne*. Or cet enjeu ne fait ni l'objet d'un diagnostic ni a fortiori celui d'un traitement. Il mine cependant les structures et le fonctionnement de notre société dans ce qu'elle a de plus définitivement ou profondément identitaire : la dignité. De plus cet enjeu se pose différemment selon la catégorie de chômeurs de longue durée. Celle des jeunes en particulier condamne a priori une génération toute entière et, par voie de conséquence la société qui s'y rapporte.

Enfin la dégradation généralisée de la qualité l'emploi (précarisation) non seulement pour ceux des chômeurs qui réintègrent le marché du travail mais aussi pour la majorité grandissante des catégories de travailleurs, ne fait non plus l'objet d'un diagnostic ni d'un traitement alors qu'elle constitue, avec le chômage de longue durée, le minage le plus irréversible de notre société. La disruption succède à la crise.

Ces déséquilibres mettent en question les principes de vie de nos sociétés dans la crise. Ils les menacent dans la disruption.

d- De la crise à la *disruption*

Partant de l'idée ci-dessus développée que la crise de 2007 - 2008 a franchi le cap de la *disruption*, il nous appartient de relire les aspects du chômage et de l'emploi dans la lunette de la *disruption*, plutôt que dans celle de la *crise*. Si l'on admet que la *disruption* prévaut, il n'est pas indiqué d'envisager un retour à la norme qui prévalait. En effet partant de l'idée que les cycles de type inflationniste de l'Après-guerre n'ont plus court (leur maîtrise est devenue en principe possible), nous entendons que la succession des cycles d'expansion traditionnels et de crises n'ont de même plus court. A savoir les cycles qui se sont succédé entre :

- 1975 -1980 (interrompue par la *crise* du durcissement monétaire, le *Fed Funds rate* passant de 5 à 14 % afin de juguler l'inflation due au choc pétrolier)
- 1982- 1990 (interrompue par la *crise* du durcissement monétaire, le *Fed Funds rate* passant de 4 à 10 % pour cadrer l'inflation due à 8 années d'expansion)
- 1991 - 2001 (interrompue suite à l'éclatement de la bulle du marché financier, en particulier technologique avec l'Internet)
- 2001 - 2007 (interrompue suite à la dérive de la finance internationale, à commencer par les *hedge funds* immobiliers).

Cela fait donc dix années que les structures du chômage et de l'emploi ont progressivement scellé leurs nouveaux fondements. L'apport du *Darwinisme technico-financier californien* a édifié sur de nouveaux principes la tour illimitée de sa révolution en cours au plan mondial. On observe que le chômage de longue durée dont celui des jeunes en est une perspective architecturale constitutive. De même que l'emploi au plan qualitatif (précarisation généralisée). Avec l'irruption des GAFAM l'emploi change de nature, provoquant en particulier la *disruption* des principes de solidarité, démocratique, de dignité, de responsabilité, de liberté et de croissance qualitative.

3.10.2- Conclusion et ouverture

La persistance de la crise de 2007 - 2008 et l'absence volontaire de retour aux principes traditionnels d'équilibre sociétal, absence couplée avec le maintien à longue durée de l'incubation *quantitative* de l'économie, ont permis au *Darwinisme technico-financier californien* de proliférer. L'une des conséquences tient dans le raccourcissement infinitésimal du temps et donc du risque au point que le politique et l'économique sont dépassés dans leur lecture des repères traditionnels du *mieux-vivre* et du *bien-être*. Le raccourcissement du temps et la diminution du risque sont fondés sur des principes de nature essentiellement financière dans un premier temps. Dans un deuxième temps la révolution technologique couplée avec la révolution communicationnelle, toutes deux démultipliées par le bras de levier de la puissance financière, rompent de manière disruptive avec les principes de vie sociétale traditionnelle.

Le cadre de la disruption de l'emploi, dont le chômage de longue durée avec celui des jeunes est le symptôme le plus déroutant socialement en termes de *mieux-vivre* et de *bien-être*, au plan mondial et hors logiciel politique ou réglementaire. L'apparition de principes différents de vie sociétale indique une évolution alternative potentielle. Soit les principes traditionnels, confrontés à la crise, sont remis en question et d'adaptent. Soit ils sont dépassés et sont remplacés par des principes différents. Les deux types de conséquences et de suivi ou de cadrage politique et sociétal sont évidents :

- soit la destruction de notre équilibre sociétal avec la montée de la confrontation politique, la polarisation des puissances, la montée des empires
- soit le retour aux ressources culturelles à la base de notre identité *judéo-gréco-romano-chrétienne*

L'hypothèse de destruction exprime la tendance la plus visible aujourd'hui. Elle aboutirait à une *disruption* définitive de nos valeurs et à l'incarcération de notre identité dans une identité opprimante et délétère pour l'espèce humaine.

L'hypothèse alternative du retour contient ceci de salubre qu'elle nécessite la ré-identification et la réappropriation de nos ressources culturelles avec l'aide du *Darwinisme technico-financier californien* cadré au plan mondial comme étant au service et non pas le but de l'espèce humaine.

L'avenir proche tient dans la tension entre ces deux pôles hypothétiques. En ce qui nous concerne, nous voyons l'irruption d'un nouveau potentiel disruptif : l'islam qui, poussé par l'irréfragable impérialisme de la *charia* en collusion avec la finance du pétrole et des investissements qui lui sont liés, développe un mode d'appropriation et d'utilisation qui récupère à son profit nos données comportementales, ou qui sait génétiques ?

Bien entendu avant que cet événement disruptif ne se produise, les populismes mondiaux auront le vent en poupe dans la mesure où la situation du chômage de longue durée et la nature dégradée de l'emploi poursuivent sur leur tendance contradictoire par rapport à nos valeurs.

Avec le nouveau potentiel disruptif que représentent l'islam et la charia, le *Darwinisme technico-financier californien* cadré au plan mondial comme étant au service et non pas le but de l'espèce humaine nous offre l'opportunité unique d'un retour, avec les valeurs judéo-gréco-romano-chrétienne, aux principes de vie qui mènent au *mieux-vivre* et au *bien-être*.

3.11- Technologie et superhomme

3.11.1- Introduction

La ligne de crête que nous nous proposons de dessiner entre deux abîmes grandissants, celui de la *technologie* et celui du *superhomme* a pour horizon identitaire l'ensemble des valeurs qui se résument en une seule : la *dignité* humaine. Nous avons largement passé en revue cet enjeu essentiel pour le *mieux-vivre* et le *bien-être* dans la perspective du *Darwinisme technico-financier californien*. Ici nous plaçons l'enjeu de la dignité humaine dans une perspective nouvelle qui révèle un état de crise progressif et un état de disruption potentiel. La ligne de crête sillonne entre un abîme technico-financier à l'état pur (qui poursuit ses propres buts) et un superhomme à l'état brut (qui met en question l'espèce humaine connue).

3.11.2- Technologie

La *technologie* à l'état pur est la combinaison de la finance, de la recherche et développement et de la communication (à commencer par la gestion du comportemental humain), combinaison qui ne se laisse cadrer par aucune frontière et par aucune limite. Selon Paul Ricoeur⁴⁵ la *frontière* est un lieu de passage qui peut être franchi moyennant le respect de conditions données. Ce sont par exemple les encadrements culturel, politique, juridique, éthique, religieux et philosophique. La *frontière* du Mal par exemple, par rapport au Bien, peut faire l'objet d'une exploration philosophique et connaître des franchissements sans mettre en cause la notion du Mal ni compromettre les acteurs de la démarche. Définir une *frontière* et les conditions de son franchissement relèvent d'une approche culturelle au sens le plus large. Si ce travail sur la *frontière* se révèle insuffisant, la définition de la *frontière* et son franchissement deviennent un problème *éthique*. Si cela n'y suffit pas le problème devient *politique*, etc.

La *limite* quant à elle n'est pas franchissable et ce par décision consensuelle raisonnée :

Les limites sont les bornes que se donne la raison à elle-même quant à sa compétence.⁴⁶

La technologie, par définition et par tradition, est l'élaboration des *outils* au service du *mieux-vivre* et du *bien-être*. Les *frontières* de la technologie se situent au plan de son potentiel de diffusion : elles sont définies et franchissables ou non en fonction de conditions données. Quant aux *limites* de la technologie, elles ont ceci de *relatif* que, par décision consensuelle raisonnée on peut sans cesse les repousser. Et elles ont ceci d'*absolu* qu'elles se heurtent au fait de la *finitude* et au principe de *dignité*, et qu'elles se doivent de demeurer au service de l'homme et non pas à celui

⁴⁵ Cf. RICOEUR Paul, Philosophie, éthique et politique, entretiens, Paris, Seuil 2017 (2007)

⁴⁶ RICOEUR op. cit. p. 144

de leurs fins propres. Au service de l'homme signifie demeurer au service de son *mieux-vivre* et de son *bien-être*, demeurer au service du Vrai, du Bien, du Bon, du Juste, en un mot de ce qui fonde la *dignité* humaine.

Or il se trouve que dans son histoire l'homme tend à confondre *frontière* et *limite* dans les poussées de sa volonté qu'il traduit en révolutions technologiques. Le résultat est qu'il perd les notions de sens commun et de Bien commun, et qu'il oublie les lignes de protection culturelles que lui présente le principe de *dignité* dans ses différentes facettes philosophique, éthique, spirituelle, religieuse et bien sûr politique. Point n'est besoin de revenir ici sur les différents exemples de cet *ubris* ou *folie géniale* qui est le revers du libre-arbitre, de la conscience, de la responsabilité, de la confiance naturelle, de la qualité relationnelle. On trouve le témoignage de cet *ubris*, on le commentera plus bas, en particulier dans la dimension technologique du *Cain* de la Bible.

Ce qui retient ici notre attention c'est le fait que l'alliance *finance, technologie et communication* a ceci de disruptif qu'elle progresse plus rapidement que n'évoluent les définitions de *frontière* et de *limites*. En bref le phénomène dépasse toute frontière définie et ne connaît aucune limite.

Il se trouve donc que dans la phase de *disruption* qui fait suite à la *crise* de 2007 - 2008, la poussée de la technologie couplée à la finance et à la communication, dotée du bras de levier du *Big data* et du *Net*, a franchi toute frontière et prétend à repousser sans fin toute limite. Cette poussée ne répond plus à aucune contrainte autre que celle de sa volonté propre. Elle présente ceci de nietzschéen que la volonté de quelques individus agit comme force absolue, et donc sans contrainte d'aucun ordre juridique, éthique, politique, philosophique, religieux ou culturel. Cette rupture est patente dans l'utilisation des facteurs-clés qui conditionnent la gestion des frontières et des limites de la *dignité* humaine. Mentionnons la maîtrise du temps chronologique, la maîtrise et l'exploitation des données individuelles et collectives (en particulier les données comportementales), l'enrichissement exponentiel et la puissance croissante d'un nombre toujours plus restreint de personnes et entités, leur motivation idéologique et égocentrique de créer un *homme meilleur*, de le maîtriser et d'en profiter, soit un *pseudo-superhomme* défini selon leurs critères à eux de *mieux-vivre* et de *bien-être*, un homme diminué aux vertus suffisamment émoussées pour entrer dans la conformité du nouveau canon-standard, un homme présenté sans risque et donc sans questionnement sur le fait de sa finitude, et donc sans libre-arbitre ni responsabilité, en bref d'un *pseudo-superhomme* qui serait privé de sa *dignité*, soit un homme qu'il nous faut bien, selon les termes de notre culture, qualifier d'*Untermensch*, et non pas de *super-homme*, notion qui n'a d'ailleurs aucun sens si ce n'est dans des approches racistes telles le nazisme.

3.11.3- Superhomme ou *Untermensch* selon Caïn ?

- *Choix d'un témoignage culturel (culture dans son lien avec la religion)*

La ligne de crête disruptive qui se dessine entre *technologie* et *superhomme* chemine donc entre des motivations mêlées de pur volontarisme (qui n'existent que par rapport à leur dynamique propre : la volonté) et d'égoïsmes idéologiques (qui ne répondent qu'à une vision égotique unique). Ce cheminement met en crise et en potentialité de disruption le principe de *dignité*. Ce principe qui se situe au cœur de notre culture fait l'objet de nombreux témoignages, puisqu'il fonde notre identité *judéo-gréco-romano-chrétienne*. Quel témoignage choisir pour orienter notre cheminement sur la ligne de crête de cette *disruption* ? Nous avons évoqué plus haut le

témoignage technologique du Caïn de la Bible. Il nous appartient maintenant de le développer en précisant que si nous parlons de témoignage *culturel*, c'est bien entendu dans son lien corrélatif avec la *religion* que nous avons déjà commenté.

Le *superhomme*, celui dont on dit dans le *Darwinisme technico-financier californien* qu'il pourra remplacer l'espèce humaine, est en effet une vieille histoire dont le concept est véhiculé par la sagesse humaine en fonction de l'expérience et avec l'espoir que les mêmes erreurs ne se renouvellent pas. Les multiples récits qui en sont le reflet dans les cultures universelles sont suffisamment connus. Revenons au Caïn de la Bible dans une perspective talmudique (commentaires juifs de la Bible).

De qui, de quoi s'agit-il ? Il s'agit ni plus ni moins que du principal problème anthropologique, à savoir : qui est l'homme et quel est son rapport à l'univers (la Création) ? Ce questionnement et la conceptualisation qu'il engendre expriment bien évidemment la première de toutes les préoccupations présentes dans l'ensemble des cultures historiques. La Bible -à commencer par la Genèse-, en propose une approche dont l'originalité tient dans la problématique de la *responsabilité*. C'est que la tradition *judéo-gréco-romano-chrétienne* situe à la source même de l'être, nous dirons de la Création, le rapport à l'autre, qui est celui de l'éthique, et qui découle ou qui fonde c'est selon, le rapport à l'autre, le rapport de l'*Alliance*. Ce rapport, qui est le cœur de l'épopée de la Création pose le principe de *responsabilité*. De ce principe découle la nécessité du *discernement*, ou de la *conscience*, du libre-arbitre, de la liberté et puis en fin celui de la *dignité*, comme nous l'avons déjà à plusieurs reprises commenté.

L'homme est donc défini par sa capacité de répondre aux attentes (sa responsabilité) dans son rapport au monde des choses, de lui-même et des autres hommes (et du Créateur pour les croyants). Dans le domaine de la Foi cette définition s'étend à la capacité d'idéalisation divine, qui est celle de la finitude et de sa gestion, que ce soit dans la projection métaphysique (immanence), ou dans la réception de la Révélation (transcendance). Ainsi quand il s'agit de définir et gérer les frontières et les limites qui définissent *homme*, *superhomme* ou bien *Untermensch* Caïn se présente comme l'un des témoignages de la responsabilité qui fonde la dignité, soit qui nie toute possibilité de super-homme ou d'*Untermensch*.

- Caïn

De quelle manière la Bible traite-t-elle en Caïn la problématique de la *dignité* ?

La réponse à cette question est contenue dans le double questionnement mis sous forme de dialogue entre le Seigneur et Caïn.

La toute première question que le Seigneur pose "innocemment" (Il ne pouvait que connaître la réponse) à Caïn reprend tout en la complétant la toute première question qu'il a posée à Adam (celle qui fait d'Adam un être individualisé, responsable et porteur de sa dignité) avec la même apparente innocence : «*Où es-tu ?*»⁴⁷.

Voici pour Adam :

Ils entendirent le pas de Yahvé Dieu qui se promenait à la brise du jour, et l'homme et la femme se cachèrent devant Yahvé Dieu parmi les arbres du jardin. Yahvé Dieu appela l'homme : «*où es-tu ?*».

⁴⁷ Gn 3,8-9

Voici pour Caïn :

«Où est ton frère Abel ?» Il répondit : «Je ne sais pas. Suis-je le gardien de mon frère ?»⁴⁸

La première question posée à l'humanité est donc de nature anthropologique. Elle demande à Adam, c'est-à-dire à chaque homme ici et maintenant, de se positionner par rapport au lieu où il se trouve dans la vie qu'il mène, par rapport à autrui (en l'occurrence le Créateur) et par rapport à lui-même (et par rapport à l'attente du Créateur). En bref l'homme est d'emblée, à la première évocation de son nom, appelé à être *responsable* de la définition et de la gestion des frontières et des limites de son destin. Cette question fait de chaque homme un être *responsable* par rapport aux choses et aux êtres. Elle l'invite à faire le point, à discerner en ce qui le concerne ici et maintenant le Bien du Mal, le Vrai du Faux, et elle montre que ce travail lui appartient. Elle fait donc de chaque homme un être unique et un partenaire déclaré de l'Alliance avec le Seigneur, capable d'infini et de transcendance : elle fait de l'homme un être individuel (appelé), unique (par son nom), en bref responsable de construire sa *dignité*, bref de réaliser son être, cet être en lien avec l'Etre.

En d'autres termes la question qui est à la base de l'anthropologie biblique est : «*Toi que voilà ici, où en es-tu de ta vie?*». La question s'adresse à chaque homme, pris individuellement, ici et maintenant, dans ce qu'il est, et dans ce qu'il fait à l'instant.

Et ce rapport responsable au Seigneur, à soi-même, à autrui, aux choses est décrit dans l'Ancien Testament comme un pur acte d'*amour* qui est d'autant plus ardent qu'il y a responsabilité individuelle et donc risque, et avec Caïn (comme d'ailleurs avec Adam) *faute*, amour et faute étant mystérieusement liés, comme l'explicitent admirablement les commentaires rabbiniques :

Cet appel, même s'il se situe au sein de la culpabilité, est considéré comme un acte d'amour.

On pourrait d'ailleurs dire : précisément parce qu'il s'adresse à un coupable.¹

Caïn cependant, fils d'Adam, comme si l'humanité avec lui avait déjà progressé de manière spectaculaire dans la définition que l'homme est amené à se faire de son être, de son rapport à autrui, de son *mieux-vivre* et de son *bien-être*, contrairement à Adam qui répond à la question, Caïn donc retourne la question, posant ainsi le principe de la responsabilité et celui de l'équité du partenariat homme-Seigneur :

Yahvé dit à Caïn : «Où est ton frère Abel ?» Il répondit : «Je ne sais pas. Suis-je le gardien de mon frère ?»

Comme il n'est pas d'Alliance sans partenaire, pas de partenariat sans au moins deux membres, après la responsabilité du partenaire-homme définie dans ses frontières et limites avec Adam (et Eve), il reste en effet à saisir celle du partenaire-Dieu, à défaut de savoir qui il peut être, puisque c'est impossible. Cette responsabilité du partenaire-Dieu est pour la première fois évoquée par Caïn qui vient de tuer son frère Abel. L'homme Adam a donc évolué dans son face-à-face avec Dieu comme le véritable partenaire responsable que Dieu a voulu.

«Où est ton frère Abel ?» Il répondit : «Je ne sais pas. Suis-je le gardien de mon frère ?»⁴⁹

⁴⁸ Gn 4,9

⁴⁹ Gn 4,9

Caïn, interpellé par Dieu comme Adam l'a été, lui retourne donc la question, laquelle au contraire des questions posées jusque-là par Dieu, est une question fermée, donc brutale, coléreuse, et peu franche parce qu'indirecte et remplie d'un terrible *non-dit* clairement sous-entendu, à savoir : *Si ce n'est pas moi le gardien de mon Frère, c'est toi, Dieu, qui l'est : c'est toi le responsable de son assassinat*

- **La question de la responsabilité du Mal**

La question de la responsabilité du Mal est celle de la finitude dans les effets de sa concrétisation. Elle est donc par définition non résolue. Comme celle de la finitude, la question du Mal est évoquée tout au long de l'histoire humaine, et tout particulièrement, on le sait, dans la Bible. L'éthique est fondée sur le comportement d'Adam (et d'Eve) par le biais de l'individualisation de la personne humaine et par la mise en cause de sa responsabilité. L'éthique est ensuite développée avec Caïn, le fils d'Adam (et d'Eve) par le biais de la percée technologique. L'homme cesse d'être un simple bénéficiaire organisé des dons de la nature. Il devient créateur d'outils qui modifient son rapport à autrui, à la nature et au Seigneur. Cette percée technologique (le labour, la charrue, etc.) est une crise, une disruption, car le Seigneur a repoussé au bénéfice d'Abel qui perpétue le comportement du pur bénéficiaire des dons de la nature et qui en rend grâces. La révolution technologique dont Caïn est le témoin ou le symbole est l'expression de la volonté de l'homme d'accéder à un mieux-vivre et à un bien-être dans la liberté de ses choix et donc de ses moyens. Cette libéralisation de la contrainte humaine accentue le besoin de définir frontières et limites. En effet, par les effets de sa volonté, l'homme développe une puissance qui amplifie le potentiel du Mal comme celui du Bien. Jusqu'à risquer de perdre, avec l'humilité originelle (celle d'Abel) la notion de Bien commun. La puissance de la volonté humaine et le potentiel de sa créativité humaine lui font miroiter l'espoir de repousser les frontières et les limites du Bien et du Mal jusqu'à maîtriser et à les redéfinir, soit, en termes bibliques, prendre la place du Créateur. Dès lors s'expose avec toute son acuité la question de savoir qui est la créature du Mal, et qui en est responsable. On verra que la réponse de l'interaction juive des Textes construit sur cette question sans réponse la solution de cette impossible Alliance entre deux partenaires dont un est dans l'immanence et l'autre dans la transcendance. Comment Dieu ne peut-il pas être celui qui a créé le Mal, puisqu'il est l'Unique créateur, et comment peut-il l'avoir créé, puisqu'il est infiniment bon ? Le gardien d'Abel, c'est Dieu et non pas Caïn ! La mise en cause divine selon les Rabbins apparaît limpide⁵⁰ :

*Caïn dit : « C'est moi qui l'ai tué,
 Mais c'est toi qui as créé en moi
 Le Mauvais penchant.
 Tu gardes tout,
 Et tu m'as laissé le tuer ?
 C'est toi qui l'as tué,
 Car c'est toi qui es appelé Ano 'hi. »*⁵¹

Ano'hi signifie *moi* ou mieux *je* et la réponse à la question : « *Qui l'a tué ?* » entraîne pour réponse : *Moi*, qui est aussi *JE*. C'est ainsi que Yahvé se présente dans son face-à-face avec Moïse. Il ne peut en effet que s'appeler :

*Je suis celui que Je suis.*⁵²

⁵⁰ Midrash Tan'Huma, Gn 1,9 in EISENBERG Josy, ABECASSIS Armand, A bible ouverte III, Moi, le Gardien de mon frère ? Paris, Albin-Michel, 1993 p.193-194.

⁵¹ Ps CXXI, 4

⁵² Ex 3,14

UNIVERSITE POPULAIRE DE LAUSANNE
Darwinisme technico-financier californien

Le *JE* par excellence, c'est *Lui* Dieu. De même dans le Premier Commandement :

*Je suis Yahvé, ton Dieu, qui t'a fait sortir du pays d'Egypte, de la maison de la servitude. Tu n'auras pas d'autres dieux devant moi.*⁵³

La racine de Yahvé est le verbe *être*, soit le *Je suis celui que Je suis* qui désigne l'essence par excellence, celle à laquelle aucun homme ne peut prétendre. Et donc le gardien de mon frère, c'est *Je* Dieu. Ce n'est pas Caïn !

Caïn, en dépit du meurtre de son frère, conserve toute sa *dignité* et avec elle sa *responsabilité*. Comme est-ce possible ? Si Caïn avait seul porté la responsabilité de l'assassinat de son frère, il aurait perdu sa dignité ! Or le Créateur prend sur lui dans le cadre du partenariat de l'Alliance, une part de cette responsabilité, ce qui lui confère à lui aussi sa dignité en retour du partenariat dans l'Alliance (en termes humains, bien entendu).

Soulignons que toujours omniscient le Seigneur ne peut pas ne pas savoir que Caïn a tué Abel, ni l'endroit où se trouve Adam ! A nouveau, par la même question apparemment innocente qu'il pose aux deux hommes et à nous tous, il entend ménager à l'homme et à nous tous le temps et l'espace nécessaires au repentir, à l'examen de conscience, à la prise de responsabilité :

Où est ton frère Abel ?⁵⁴

Pourquoi cette question ? Dans le but de préserver notre dignité au pire de la crise, alors que se pose le problème de la disruption : la volonté humaine a franchi la limite de la volonté divine. Et donc comme nous l'avons observé avec Adam, le sens de la question *où es-tu ?* qu'il pose est aussi : «*où te situes-tu, comment es-tu là ?*» Mais avec Caïn et la mise en cause de la responsabilité divine, la question de l'Alliance est posée. La sortie de crise se fera encore et toujours par la conversion ou l'*aggiornamento* non pas d'un seul, mais des deux partenaires comme il se doit dans un pari fou comme l'Alliance. On peut dire qu'avec Caïn surgit une *disruption* : il doit pour traverser la crise, faire appel à un autre système de référence encore jamais évoqué comme tel : le Créateur en personne dans son partenariat improbable avec l'homme !

C'est la marque de fabrique du Judaïsme que de faire monter la personne à ce rang privilégié de parité impossible dans l'Alliance, un privilège qui entraîne la responsabilité des partenaires et avec elle beaucoup de souffrances. C'est l'évocation du principe de dignité selon la Bible.

Le Seigneur reconnaîtra implicitement qu'il est responsable lui aussi, en accordant à la supplique de *Caïn* que la punition est trop lourde à porter et que par conséquent un sceau sacré (divin) au front le protégera contre le droit que tout autre a désormais de le tuer comme il était de coutume pour tout meurtrier au sein d'un clan :

Le Seigneur mit un signe sur Caïn pour que personne en le rencontrant ne le frappe.⁵⁵

Quant à Caïn, il est reconnu coupable et aussi responsable. Dieu s'en sort non pas comme coupable, mais comme coresponsable.

⁵³ Gn 20,1-2

⁵⁴ Gn 4,9

⁵⁵ Gn 4,15

- **Que s'est-il passé pour que Caïn en arrive là et quel est le rapport avec le superhomme et notre propos ?**

Caïn est le Prométhée et l'*Homo faber* de la Bible. Avec le feu qu'il a inventé et les outils que le feu lui a permis de développer, selon la signification symbolique de son nom (forgeron), il franchit les frontières et met en question les limites de l'éthique et partant de la *responsabilité*, et pose d'une manière *disruptive* le principe de *dignité* déjà en crise sous Adam et Eve. Et ce contrairement à son frère Abel qui demeure dans l'immobilisme de la tradition pastorale et pour lequel aucune disruption ne se présente. L'homme, devenu responsable depuis la décision prise par Eve et Adam, est aussi responsable de son destin. Cela signifie qu'il peut et doit intervenir sur son cours. C'est dans ce but qu'il développe, d'après le témoignage ou le symbole de Caïn, la technologie (*tekhnon* en grec). Il franchit ainsi de nouvelles frontières et repousse les limites de sa culture, jusqu'à poser la question essentielle du Mal et donc de la responsabilité et donc de la dignité : qui est responsable de son destin ? Qui est responsable du Mal ? L'homme peut-il repousser le Mal, le redéfinir, le gérer, etc. ? L'homme ensuite de son péché, ou bien le Créateur qui après tout le Créateur de toutes choses et omniscient ?

Quel est le rapport avec notre propos ?

Le sacrifice de Caïn a été refusé, et celui d'Abel accepté. Pourtant Caïn avait pris sur lui de franchir les frontières de sa responsabilité naturelle, sans penser à briser les limites de sa dignité, en imposant sa volonté à la terre. D'où la nécessité de l'outil : la charrue, etc. Il en offre le fruit, qui est le fruit de son labeur. Il a cependant gardé par devers-lui le fruit de son industrie personnelle, qui est l'outil. De plus son sacrifice présente ceci d'inadmissible qu'il prétend à faire-valoir à la face divine ce qui revient à son propre mérite humain, alors que le sacrifice d'Abel fait valoir le fruit de la Création.

Abel son frère-cadet ne prétend ni à franchir les frontières qui lui sont naturelles pour construire sa dignité dans un autre *mieux-vivre* et *bien-être*, mais il demeure dans ses acquis, soit sa sédentarité (son troupeau), puis rend grâce en sacrifiant le meilleur de ses fruits. D'un côté Caïn symbolise l'homme responsable qui est libre de franchir ses frontières, avec la seule cautèle des limites qui fondent sa dignité de créature. Le jugement rendu quant à la pertinence de la vie menée, ici des offrandes proposées, ne lui revient pas. Ce n'est parce qu'il a pris en mains son destin jusqu'à dépasser ses frontières, qu'il a le droit de franchir la limite du jugement entre Bien et Mal. La technologie et ses percées le bercent en réalité d'illusions. De plus une fois le verdict tombé, il se devrait de l'accepter et de faire preuve d'humilité. Mais le fait qu'il a développé son propre univers d'outils le rend orgueilleux. Fort de sa réussite il juge la décision divine injuste et s'estime libre d'assassiner son frère. Ce faisant, en quelque sorte se prenant pour le créateur, il nie la dignité (la part absolue, divine) de son frère Abel et trahit sa propre dignité de créature. D'où sa condamnation. D'un autre côté le fait de créer l'homme responsable implique une coresponsabilité divine. Et Dieu de l'assumer dans le partenariat de l'Alliance et de préserver Caïn du massacre de sa tribu.

Le témoignage de Caïn nous apprend que le progrès technologique comporte le risque de vouloir se substituer au Créateur, et de juger ce qui est le Bien et ce qui est le Mal avec l'aide de la technologie, soit de rompre avec le Mal expression de la finitude. La technologie poussée jusqu'au point de rendre l'homme créateur détruit ce qui fait de cet homme un être digne. En d'autres termes, la technologie se doit par définition de demeurer au service de l'homme et de sa dignité et non pas de poursuivre des buts qui lui sont propres. De plus ce témoignage nous apprend que

l'action de grâce marque une limite irréfutable et qu'elle consiste à sacrifier le meilleur du travail en faveur de l'autre.

Caïn est l'exemple-type de la super-humanité ou du superhomme que vise le *Darwinisme technico-financier californien*. Ce n'est pas la technologie qui est visée en tant que telle, mais la technologie qui n'est pas strictement au service de l'homme pris dans sa dignité d'être pleinement responsable, conscient et libre de ses choix. De plus il apparaît que la focalisation des richesses immenses (sans frontières et technologiquement sans limites) sur quelques individus soit plus proche du sacrifice de Caïn que de celui d'Abel. Le *Darwinisme technico-financier californien* prépare un Caïn, soit un *Untermensch* au service d'une pseudo *super-humanité*

3.12- Suisse et leadership

3.12.1 La Suisse sur une ligne de crête

La Suisse a déjà connu bien des lignes de crête sinueuses dans la construction de son identité. A titre d'exemple (out le monde le sait mais tous ne le reconnaissent pas volontiers, à commencer par les Français) la Suisse, après la crise qui a suivi la votation négative de 1992 sur l'*Espace Economique Européen*, a su se remettre en question, reformuler les frontières de sa coopération avec l'UE et construire sa prospérité actuelle sur le modèle inédit des *Bilatérales*. On pourrait à la limite parler de *disruption* dans la mesure où ses caractéristiques n'étaient présentes. Il s'est agi en effet :

- d'inventer de toutes pièces un axe de coopération et de réciprocité hors les modèles multilatéraux voulus par l'UE, qui respecte le particularisme helvétique (la souveraineté) tout en acceptant l'absolutisme européen des Quatre Libertés et de la Réglementation par la Commission
- du fait que le questionnement et la remise en cause n'avaient rien de temporaire comme c'est le cas dans une crise (ils ont duré plus de six années)
- d'un changement radical (disruptif), puisque qu'il a pu être appliqué à une approche demeurée souveraine envers et contre les grandes tendances, vis-à-vis de l'UE comme des autres puissances (en particulier de la Chine, et ceci en avant-première mondiale)

L'enjeu aura été clairement le *mieux-vivre* et le *bien-être* d'une Suisse indépendante et neutre qui évolue dans un contexte conflictuel de rapports de forces multiples, diffus et parfois sanglants. On parle d'extrémismes, ce qui est correct selon notre point-de-vue aussi bien en Suisse (l'UDC zurichoise) et de manière générale en Europe. Donnons quelques exemples universels : populisme, islamisme, djihad, *Darwinisme technico-financier californien*, évangélisme, isolationnisme, interventionnisme, protectionnisme, ploutocratie, tyrannie, traite des demandeurs d'asile, etc.

La Suisse, comme l'Occident de l'Après-guerre, s'est construite sur le modèle de la *coopération*. Or ce modèle, depuis la crise de 2007 - 2008, est clairement abandonné au profit du modèle de la *confrontation*. Alors que la Suisse, fidèle à ses valeurs, tente de faire valoir le droit, qui n'est pas son droit, mais le *bon droit* de la coopération, des traités, le droit tout court, etc. C'est de plus en plus la seule volonté des puissances et de leurs intérêts qui font foi et loi. La *confiance* indispensable à la coopération de la Suisse, petit pays noyé au centre de l'UE, a disparu de la scène

internationale. La crise de 2007.- 2008 et sa gestion de nature financière avec la montée en puissance d'une Amérique totalitariste et le développement univoque de son mode relationnel le démontrent.

Le problème, comme toujours fait partie de la solution. Le problème de la Suisse est, en tant que pays minuscule sans aucune ressource naturelle, qu'elle n'a pour arme dans le relationnel que les modalités du traité, du droit et de l'arbitrage. Elle est obligée de prendre le pari de la confiance et de la loyauté. La *coopération* qui repose sur l'obligation convenue de *réciprocité* selon les deux axes du *Traitement national* et de la *Nation la plus favorisée* ne suffit pas en elle-même. La Suisse a su développer un appareil de conditions-cadres qui reposent fondamentalement sur des valeurs inhérentes à une culture, une mentalité, un sentiment d'identité et un génie du consensus qui lui viennent de son histoire. Comment changerait-elle cet appareil ?

Aujourd'hui cet appareil est remis en question par l'évolution du monde vers la *confrontation*, avec pour conséquence la plasticité grandissante des alliances (leur «liquidité»), la perte des valeurs de référence, les débordements grandissant des extrémismes, le franchissement systématique des frontières et la mise en question des limites. Il faut ajouter que la Suisse a perdu gravement de son autorité et de sa foi en elle-même depuis qu'elle a contredit systématiquement et de manière active et ingénieuse ses propres valeurs avec le comportement frauduleux de ses banques en particulier aux USA. Ce qui lui a valu de lâcher sans contrepartie ses avantages comparatifs déterminants (par exemple le secret bancaire) dans sa politique qui a suivi. Ainsi la Suisse connaît une crise institutionnelle depuis notamment la votation de février 2011 sur la Libre circulation. Il s'agit d'un aveuglement, celui qu'amène une certaine habitude de la prospérité et que nous avons qualifié de «Crise institutionnelle de l'enfant gâté»⁵⁶ Ce nouvel horizon d'incertitudes dessine une ligne de crête qui sillonne entre d'un côté la Suisse prospère et de l'autre son leadership, ou son potentiel de vision et de guidance.

3.12.2- La Suisse et le leadership

Essayons de définir ce qu'est pour la Suisse le leadership. Les exemples de manque de leadership qui nous proviennent de l'actualité permettront d'éclairer notre approche par effet de contraste.

Leadership à la Suisse

La Suisse s'est construite et continue à se construire selon un logiciel de leadership spécifique dont il est difficile de décoder les moteurs et les articulations depuis l'intérieur car elles s'enchevêtrent dans un tissu ourdi de sédimentations complexes, et de l'extérieur car ces sédimentations se vivent davantage qu'elles ne s'expliquent. Un leadership discret, diffus, consensuel, dont les différents rouages sont des mécanismes traditionnels plutôt que des personnages, et qui s'emboîtent dans un mouvement de production continu, efficace, nécessitant un minimum de révisions. C'est cet état des lieux qui jusqu'à la crise de 2007 - 2008 profile un leadership, une autorité naturels, lesquels se fondent essentiellement sur le double fait historique de la confiance, de l'indépendance et de l'absence de menace pour les tiers. Cette confiance est mise en question depuis la crise. Elle ne va plus de soi. Le changement est délicat pour un petit pays dont la puissance ne tient pas dans la force mais dans la capacité de coopération.

⁵⁶ Cf. BRANDT, *La Crise ? Quelle crise ?* op. cit.

En quoi consiste ce logiciel ? Tout d'abord en une culture qui, nous l'avons évoqué, repose sur le naturel du *consensus*. Le consensus suppose de nombreux fondamentaux qui ne sont jamais définitifs ou acquis. Ce sont la conscience d'une *dignité* individuelle et collective, un *respect* mutuel, une connaissance en même temps qu'une intégration de la différence (et non pas seulement une tolérance), un sentiment d'identité construite et cimentée dans les tensions externes, une valorisation de la personne non pas en tant que personnage ou vedette, mais en tant que membre d'un collectif, un sens commun de la responsabilité individuelle et collective, un respect naturel de l'autre et des institutions, une dose déterminante de bon sens pragmatique qui rend à la fois confiant en soi et modeste par rapport à autrui, en particulier par rapport aux Puissances extérieures. Cette construction s'est faite sur 700 ans et elle s'est adaptée jusqu'ici en toutes circonstances.

De cette culture d'origine profondément *judéo-gréco-romano-chrétienne* (ce qu'il ne faut jamais oublier pour comprendre la Suisse, même et surtout laïque) découlent des *modus vivendi* et des appareils politiques et sociologiques originaux à la fois assez souples pour permettre l'adaptation constante à l'évolution mondiale, et assez rigides pour maintenir les marqueurs d'une identité motivante. Il s'agit d'un *soft leadership*, qui s'impose de lui-même, en réaction culturelle lente et profonde à l'évolution extérieure. Réaction engendrée par un logiciel de lecture ouvert sur les 360 degrés de la scène mondiale par l'intermédiaire de points d'observation polyvalents disséminés sous toutes les latitudes. Une capacité de réaction qui ne chausse pas de lunettes nationalistes, idéologiques, politiques, personnelles mais qui porte en direct sur les réalités politiques et avant tout économiques. Des réalités perçues comme des fenêtres d'opportunité pour entreprendre selon le *savoir-faire* et le *savoir-être* d'un collectif dont la culture et la mentalité, les appareils politiques et sociologiques, tous ensemble, tels une mécanique bien huilée, sont les moteurs. Tel est ou a été le leadership à la Suisse.

- **Culture, mentalité**

La culture et la mentalité suisses présentent peut-être ceci de spécifique qu'elles s'inscrivent dans la vie courante sans faire de bruit ou provoquer de heurts, comme si elles se coulaient dans un moule si naturel qu'il n'y paraît pas. C'est un monde fait entièrement de discrétion quant à ses acteurs, à ses collectifs, à ses organes, de discrétion avec ce que la discrétion entraîne de respect mutuel et donc de nécessaire consensus. Personnes et choses dans ce monde bien rôdé vaquent à leur *mieux-vivre* et à leur *bien-être* apparemment sans le dire, comme d'elles-mêmes. Davantage qu'une culture, c'est une mentalité. Dit autrement, c'est une culture vécue par tous et chacun dans la vie de tous les jours.

La force de cet état des individus, des collectifs, des choses est que tout semble aller de soi et que l'énergie éprouve moins le besoin de se concentrer sur le *mieux-vivre* que sur le *bien-être*. La faiblesse tient dans l'habitude du *bien-être* qui éloigne de la nécessité du *mieux-vivre* dans l'incessante tension de l'évolution du monde avec lequel la Suisse entretient une relation ouverte absolument. L'acte de remise en question est en soi peu pratiqué, peut-être même ne fait-il pas partie de la culture. La crise ne se produit que très exceptionnellement, et la disruption n'a pas prise à ce jour. Or l'évolution de la culture et de la mentalité se poursuit grâce à l'ouverture des frontières du monde et à la présence toujours renouvelée de forces et de cultures étrangères. La remise en question provient plutôt de l'extérieur et se développe en Suisse par acclimatation. Le phénomène est d'autant plus remarquable que la Suisse est un ensemble ouvert sur l'extérieur au point d'en vivre inconditionnellement.

- **Appareils politiques et sociologiques du leadership**

- Indépendance, liberté, respect, milice
 L'*indépendance* est plus *identitaire* que souveraine en ce sens que la Suisse se conforme aux grandes tendances institutionnelles de l'OCDE, en priorité des USA, et aussi de l'UE. Elle le fait en s'efforçant de préserver son identité et donc la qualité de sa relation dans un rapport de type coopératif, acceptant parfois par raison pragmatique un rapport de force à sens unique (FATCA⁵⁷), veillant à préserver souveraineté et compétence en matière de qualité des contenus (réciprocité, échange automatique des données, réforme fiscale des entreprises sous pression OCDE et UE). Elle est par contre plus souveraine qu'identitaire en ce sens qu'elle fait de la résistance aux grandes tendances sans pour autant les refuser, soit pour donner du temps et de l'espace à la décision et à la mise en œuvre, soit au contraire pour valoriser sa différence (Traité Suisse-Chine, Organisations internationales, apprentissage dual, monnaie et politique monétaire, recherche et développement).

La *liberté* dans le *respect* mutuel, la confiance et la discrétion sont un *savoir-vivre* et un *savoir-être* identitaires au double plan de la relation verticale et horizontale, chacun sachant pouvoir compter sur l'engagement de l'autre et des collectifs sans attendre que l'autre ou que le collectif prennent l'initiative ou la responsabilité. La Suisse n'a pas développé de culture de la revendication. Le gouvernement de milice, comme l'armée de milice sont l'expression de cette mentalité.

Indépendance, liberté, respect, milice sont le ciment du leadership suisse.

- Démocratie directe, Etat fédéral, politique consensuelle de partis
 La *démocratie directe* s'exprime en direct aux trois niveaux communal, cantonal et fédéral, la structure fédérale reposant sur des cantons qui sont chacun des Etats souverains notamment en matière budgétaire et fiscale. Les partis politiques ne sont pas destinés en principe à se substituer à l'Etat, mais à nourrir les débats dans une dynamique de consensus. Les droits d'initiative et de référendum présentent un taux de validation suffisamment bas et un champ suffisamment large pour assurer la balance populaire de l'exercice politique.

Démocratie directe, Etat fédéral, politique consensuelle de partis sont les rouages du leadership suisse.

- Subsidiarité, solidarité, complémentarité
 La *subsidiarité* colle à la structuration helvétique des compétences : la sédimentation des trois couches communes, cantons, confédération, croisée avec celle de la subsidiarité, de la solidarité et de la complémentarité développent un tissu constamment irrigué et irriguant de l'intérieur comme de l'extérieur, dans lequel chacune de ses couches constituantes joue un rôle spécifique et

⁵⁷ Foreign Account Tax Compliance Act

UNIVERSITE POPULAIRE DE LAUSANNE
Darwinisme technico-financier californien

complémentaire et dont l'ensemble cohérent permet au tout et à la partie de *mieux-vivre* et de *bien-être*.

La *commune* détient la relation de proximité populaire et accomplit toutes les tâches qui entrent dans sa compétence. Le canton agit comme intermédiaire souverain qui accomplit également toutes les tâches que la commune ne peut accomplir et qui ne sont pas dévolues à la confédération. Celle-ci de même pour l'ensemble des tâches qui restent d'intérêt général et que les cantons ne peuvent accomplir. A chaque échelon sont attachées les compétences électorales, budgétaires et fiscales. La répartition des tâches colle naturellement à la répartition des compétences et des moyens, et la circulation de l'information alimente correctement la prise de décision dans l'ensemble du tissu. La décision obtenue dans le consensus, répond aux attentes de la majorité et aux besoins tels que définis dans la proximité de chacun de ses niveaux. Chaque partie, citoyen, collectif, se sent concerné et s'engage en conséquence. Il considère qu'il agit dans le sens du tout et que le tout agit dans son sens à lui. Les paradigmes culturels du Vrai, du Bon, du Juste sont respectés sur la distance et une confiance mesurée dans l'avenir va de soi.

Cette *subsidiarité* est complétée par la *solidarité*. La répartition des compétences et des tâches ne peut en effet pallier les déséquilibres naturels de la pyramide des âges, des coexistences générationnelles, des différentiels de cultures régionales avec des traditions et des langues différentes, des divers organismes reconnus représentant les religions, des découplages sociologiques, économiques et financiers. La *solidarité* apporte les corrections nécessaires en matière notamment de répartition inter cantonale des revenus et dépenses, des régimes d'assurances sociales hybrides à répartition directe et indirecte, de développement des secteurs économiques stratégiques, en bref de l'ensemble de cet appareil démocratique que sont les chambres de compensations gérées au plan politique. A ces chambres de compensation s'ajoutent les chambres que nous qualifierons de «chambres de résonance» où s'expriment avec l'objectif du consensus, les associations professionnelles, interprofessionnelles, syndicales, de défense des usagers, etc.

La *complémentarité* s'exerce indirectement par La mise en valeur égalitaire des ressources aiguillonne la complémentarité au lieu de l'étouffer. A l'origine conséquence d'une culture donnée, et d'un vécu organisationnel, elle devient à son tour une ressource. La *complémentarité* s'exerce comme conséquence de la *subsidiarité* et de la *solidarité*, qu'elle alimente à son tour. Cet appareil joue la complémentarité entre villes et campagnes, petits et grands cantons, régions linguistiques dans l'ouverture à l'extérieur, jeunes et vieux, académiciens et apprentis, etc.

Subsidiarité, solidarité, complémentarité sont l'huile qui permet aux rouages du leadership de fonctionner tout en adaptant à leur rythme les structures cimentées du leadership suisse.

- **leadership à la Suisse. Conclusion. Tendances**

Ainsi rien de spectaculaire en Suisse en matière de leadership : le président de la confédération remplit son mandat selon un tournus d'une année et il n'est que le *primus inter pares*. Les problèmes de leadership se posent et trouvent solution à chaque niveau de compétence. Le leadership se déploie en mosaïque, chaque facette dans sa propre sphère de compétence. La culture du consensus permet d'éviter deux des travers bien connus des grandes démocraties : la dispersion et la banalisation du leadership, ou au contraire sa polarisation et sa concentration. Au bout et à l'origine du processus de décision et de sa mise en œuvre, se trouvent mis en valeur le citoyen ou la personne en lien avec son ou ses collectifs. L'appel et le retour à chacun sont optimaux.

L'avantage tient dans la solidité à long terme du *mieux-vivre* et du *bien-être* et de la confiance qu'elle inspire et contribue à cimenter. Le désavantage tient dans la lourdeur du système et le fait que si le peuple a toujours le dernier mot, ce dernier mot n'est pas toujours le plus adapté au changement, en particulier en cette période de disruption du *Darwinisme technico-financier californien*.

Aujourd'hui, la mosaïque du leadership helvétique, en écho à ce phénomène *disruptif* extérieur répond par une série de tensions internes inédites entre des tendances lourdes, invalidantes, déviantes et des tendances dynamiques évolutives, adaptatrices, de remise en cause. La facette politique de la mosaïque du leadership tend à s'effacer devant l'innovation, la finance, la mondialisation. A titre d'exemple il s'est effacé dans les confrontations planétaires en matière de lutte pour le pouvoir fiscal et le pouvoir financier. Cet effacement s'est inscrit sur deux axes: l'axe multilatéral avec les pôles de gouvernance comme les GX (G7, G20, OCDE) et l'axe bilatéral de libre-échange avec l'UE et une trentaine d'autres entités. L'axe multilatéral débouche sur la mise en conformité de la Suisse dans les domaines traités, sans qu'elle obtienne ne réciprocité à la mesure de ses concessions. L'axe bilatéral est d'une part obsolète avec l'UE ensuite de la votation du 9 février 2014 et d'autre part peu concrétisé. Le vide ainsi dégagé sans compensation réelle a laissé sur le côté la facette politique du leadership suisse (en particulier le rôle du conseil fédéral) et fait place vide au dictat US à l'extérieur et au dictat de grands partis politiques à l'intérieur du pays, en particulier ceux de l'extrême droite (l'UDC zurichoise) et de la gauche (socialistes). Ces partis instrumentalisent de plus en plus les droits populaires (référendum, initiative).

C'est ainsi que s'est créée une *fracture lente* au cœur de la mosaïque du leadership helvétique. Nous qualifions cet état de fait comme étant la «Crise institutionnelle de l'enfant gâté»⁵⁸. Des institutions telles que le secret bancaire, le respect de la sphère individuelle, des concepts destinés à protéger la dignité de l'individu et la qualité de son relationnel avec le collectif, après que le politique suisse les aie laissés se dénaturer (en bonne partie par la faute des principaux acteurs financiers), ont été abandonnés sans débat ni contrepartie. Il en va de même pour l'indépendance de la politique fiscale. Or la fiscalité est le donjon du leadership politique. Elle est aussi la clé de la solidarité et de la confiance d'un collectif donné. Elle repose sur une identité culturelle basée sur la confiance protégée par les trois clés de l'appareil sociologique et politique suisses mis en exergue plus haut.

L'affadissement du leadership helvétique se traduit par une disparition du débat public et des valeurs démocratiques. En réalité le débat ne disparaît pas, pire, il se masque d'une banalisation

⁵⁸ Cf. BRANDT, *La crise ? Quelle crise ?* op. cit.

UNIVERSITE POPULAIRE DE LAUSANNE
Darwinisme technico-financier californien

des valeurs de référence, d'un raccourcissement caricatural des enjeux et se crispe dans l'impatience aigrie d'une vision à court terme. Tel est le cas en matière notamment de politique fiscale, de politique face à l'islam, de débat religieux en général, d'écoute du monde par exemple de la montée du djihad et de la liquidation des chrétiens, de la désagrégation de la démocratie US et de la percée universelle de sa culture d'exception, du blocage de la *fausse mauvaise conscience* dans le traitement de la demande d'asile et de la montée d'une corruption douce en matière d'aide sociale, médicale, religieuse, etc.

La Suisse n'a pas connu la *crise* de 2007- 2008, si ce n'est à-travers la mise en question de son leadership et la fracture lente de ses institutions. Elle est par conséquent moins préparée que n'importe quel pays touché par le phénomène de *disruption* qui lui succède. Elle se situe en dehors de toute culture de la confrontation et en particulier celle du *Darwinisme technico-financier californien*. La qualité de sa relation bilatérale avec l'UE est suspendue. Sa souveraineté fiscale est menacée.

Le principal enjeu est le réveil de l'ensemble des facettes de leaderships de la mosaïque helvétique par rapport aux principales dynamiques de la *disruption* mondiale situées dans les zones de ruptures suivantes en cours en Suisse, soit rupture :

- de la coopération en faveur de la confrontation
- du bilatéralisme en faveur du multilatéralisme
- technologique en faveur de la percée *siliconienne*
- du libre-échange en faveur du protectionnisme
- du principe de subsidiarité en faveur de l'échelon intermédiaire des partis politiques
- de l'image de neutralité en faveur de l'alignement OCDE-US-UE
- de la culture de consensus en faveur du repli nationaliste (UDC zurichoise)

Leadership et démocratie étant fusionnels en Suisse la crise de 2007- 2008 a créé une zone de fracture lente non pas au plan économique ou sociétal, mais institutionnel. Les clés des appareils politiques et sociologiques du leadership démocratique à la Suisse grincent dans les serrures sans que le blocage d'une disruption ne soit apparu encore. Ce genre de fracture lente est d'autant plus difficile à reconnaître qu'il n'attaque pas directement le *mieux-vivre*, ni le *bien-être*. Au contraire la dérive s'inscrivant dans le long terme et l'économie n'étant pas touchée, le mieux-vivre continue à se développer. Seul le bien-être est touché, mais sa nature plastique absorbe les chocs de la crise. Et la disruption survient sans prévenir de manière transparente.

4- CONCLUSION ET OUVERTURE

La phase de *disruption* qui fait suite à la crise de 2007 - 2008 présente la particularité de mettre en question jusqu'à l'identité de l'homme tel qu'elle s'est construite dans la dynamique *judéo-gréco-romano-chrétienne* jusqu'à l'édification du *mieux-vivre* et du *bien-être* apportée depuis l'Après-guerre par l'économie de marché. La rupture provient du fait que le temps technologique

ne permet plus l'adaptation jusqu'ici réussie de cette identité en dépit des crises qui jalonnent son historique et que toute autorité, toute référence se trouvent aujourd'hui rattrapées et contournées par la dynamique *technico-financière siliconienne*.

Cette rupture se manifeste dans le raccourcissement exponentiel de deux de nos dimensions de référence : le *temps* et l'*espace*, plus précisément le temps chronologique et l'espace d'appréhension. Or ces deux espaces représentent les dimensions dans lesquelles nous naissons et évoluons. Ce phénomène entraîne une perte de contact avec la réalité des gens et des choses, et potentiellement la mise en cause de notre capacité évolutive. Par capacité évolutive nous entendons aussi bien celle de la personne engagée dans un cycle politique, social, économique, familial, un collectif donné dans son relationnel interne et externe, que l'espèce *homo sapiens* elle-même.

Ce phénomène de fracture lente, selon l'histoire, a toujours été présent. Jusqu'ici, pour autant que la mémoire en existe, le phénomène de la crise a permis à la personne, au collectif, à l'espèce de s'adapter, ou bien a nécessité son élimination en faveur de plus adapté qu'elle. Dans l'ensemble l'espèce humaine, qui n'a pas plus de 300.000 ans semble-t-il, a jusqu'ici traversé toutes ses crises et disruptions en augmentant à chaque fois son *mieux-vivre* et son *bien-être*. Dans la perspective *judéo-gréco-romano-chrétienne* elle a eu l'occasion d'évoluer vers plus de vérité, plus de justice, plus de bon, sans toutefois à aucun instant éliminer le potentiel du contraire. Depuis que la crise de 2007- 2008 a évolué en phase disruptive, sans que la réaction aie porté sur le conditionnement du *mieux-vivre* et du *mieux-être*, mais au contraire sur l'illusion d'une super-humanité, l'accélération de la perte de contrôle se manifeste dans tous les systèmes de référencement, à commencer par la famille, la confiance, la foi, l'éthique, la conscience, la responsabilité, la dignité.

Les pièges de la banalisation des valeurs et du politiquement correct se croisent avec ceux des instruments *siliconiens* de la technologie et de la finance pour piéger l'homme dans ce qui le distingue universellement et qui représente sa seule et unique source d'espérance : sa *dignité*.

J.M. Brandt, 20 juin 2017, corrigé au 22 juillet 2017
